

La prostitution clandestine à Nancy

Esquisse d'hygiène sociale

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le Vendredi 23 Mars 1934

POUR OBTENIR LE GRADE DE
Docteur en Médecine

PAR

Monsieur ROUYER Charles-Léon

Né le 14 Juillet 1906, à Nancy (Meurthe-et-Moselle)

EXAMINATEURS DE LA THÈSE :

MM. SPILLMANN, professeur. *Président.*
ÉTIENNE, professeur....
FRUHINSHOLZ, professeur } *Juges.*
MELNOTTE, agrégé..... }

Le candidat répondra aux questions qui lui seront posées sur les diverses parties de l'enseignement médical.

NANCY

Imp. BAILLY et WETTSTEIN, 6, rue Courbet, Nancy

1934

La prostitution clandestine à Nancy

Esquisse d'hygiène sociale

THÈSE

Présentée et soutenue publiquement le Vendredi 23 Mars 1934

POUR OBTENIR LE GRADE DE
Docteur en Médecine

PAR

Monsieur ROUYER Charles-Léon

Né le 14 Juillet 1906, à Nancy (Meurthe-et-Moselle)

EXAMINATEURS DE LA THÈSE : { MM. SPILLMANN, professeur. *Président.*
ÉTIENNE, professeur... }
FRUHINSHOLZ, professeur } *Juges.*
MELNOTTE, agrégé..... }

Le candidat répondra aux questions qui lui seront posées sur les diverses parties de l'enseignement médical.

NANCY

Imp. BAILLY et WETSTEIN, 6, rue Courbet, Nancy

1934

UNIVERSITÉ DE NANCY — FACULTÉ DE MÉDECINE

Doyen : M. L. SPILLMANN, O $\star$, I $\star$.
Professeurs honoraires : MM. NICOLAS, $\star$, I $\star$; WEISS, O $\star$, I $\star$;
 BOUIN, O $\star$, I $\star$; ANGEL, $\star$, I $\star$; GARNIER, $\star$, I $\star$;
 MACE, $\star$, I $\star$; P. PARISOT, O $\star$, I $\star$.

Professeurs :

Anatomie pathologique	M. L. HOCHÉ, O $\star$, I $\star$.
Clinique médicale	M. G. ETIENNE, O $\star$, I $\star$.
Physique	M. DUFOUR, $\star$, I $\star$.
Cliniq. des mal. syphilit. et cutanées.	M. L. SPILLMANN, O $\star$, I $\star$.
Clin. de chir. infantile et d'orthopédie.	M. R. FRÉLICH, $\star$, I $\star$.
Physiologie	M. M. LAMBERT, $\star$, I $\star$.
Cliniq. obstétricale et accouchements.	M. A. FRUHNSHOLZ, O $\star$, I $\star$.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	M. P. JACQUES, $\star$, I $\star$.
Clinique de chirurgie urinaire	M. P. ANDRÉ, $\star$, I $\star$.
Histologie	M. R. COLLIN, $\star$, I $\star$.
Anatomie descriptive	M. M. LUCIEN, $\star$, I $\star$.
Clinique chirurgicale	M. G. MICHEL, $\star$, I $\star$.
Clinique médicale	M. L. RICHON, $\star$, I $\star$.
Chimie médicale	M. H. ROBERT, $\star$, I $\star$.
Thérapeutique	M. M. PERRIN, $\star$, I $\star$.
Hygiène et médecine préventive	M. J. PARISOT, O $\star$, I $\star$.
Clinique chirurgicale	M. HAMANT, $\star$, I $\star$.
Clinique ophtalmologique	M. P. JEANDELIZE, $\star$, I $\star$.
Hydrologie	M. SANTENOISE, $\star$, I $\star$, A $\star$.
Clinique des maladies des enfants ..	M. L. CAUSSADE, $\star$, I $\star$.
Bactériologie	M. de LAVERGNE, $\star$, I $\star$.
Histoire naturelle et parasitologie ..	M. G. THIRY, $\star$, I $\star$.

Chargés de Cours complémentaires :

Pharmacologie	M. M. PERRIN, $\star$, I $\star$, professeur.
Cliniq. des maladies tuberculeuses (1).	M. P. SIMONIN, A $\star$, agrégé.
Pathologie générale	M. P. SIMONIN, A $\star$, agrégé.
Cl. gynécol. et pathol. externe (1) ..	M. A. BINET, $\star$, I $\star$, agrégé libre.
Pathologie externe	M. GUILLEMIN, A $\star$, agrégé.
Clinique des maladies contagieuses ..	M. de LAVERGNE, $\star$, I $\star$, professeur.
Propédeutique dermatologique	M. WATRIN, $\star$, I $\star$, agrégé libre.
Médecine opératoire	M. M. BARTHELEMY, $\star$, I $\star$, ag. lib.
Electrothérapie et radiologie	M. G. LAMY, $\star$, I $\star$, agrégé.
Accouchements (cours théorique)	M. JOB, $\star$, I $\star$, agrégé libre.
Obstétrique	M. VERMELIN, $\star$, A $\star$, agrégé.
Clinique propédeutique médicale	M. DROUET, A $\star$, agrégé.
Anatomie et médecine légale	M. MUTEL, $\star$, I $\star$, agrégé.
Pathologie interne	M. ABEL, $\star$, A $\star$, agrégé.
Clinique des maladies mentales	M. HAMEL, $\star$, docteur.
Education physique	M. L. MERKLEN, A $\star$, agrégé.
Physiologie du travail	M. L. MERKLEN, A $\star$, docteur.
Clinique neurologique	M. MICHON, docteur.
Propédeutique O.-R. L. (1)	M. AUBRIOT, docteur.

Agrégés en exercice :

M. LAMY, $\star$, I $\star$.	M. DROUET, A $\star$.	M. BODART.
M. MUTEL, $\star$, I $\star$.	M. P. SIMONIN, I $\star$.	M. CHALNOT.
M. VERMELIN, $\star$, A $\star$.	M. MERKLEN, A $\star$.	M. WOLFF.
M. GUILLEMIN, A $\star$.	M. FLORENTIN.	M. POURCINES.
M. ABEL, $\star$, I $\star$.		M. MELNOTTE, O $\star$.

Agrégés libres :

MM. G. GROSS, $\star$, I $\star$; S. REMY, I $\star$; BUSQUET, I $\star$; L. JOB, $\star$, I $\star$.
 FAIRISSE, I $\star$; BINET, $\star$, I $\star$; BARTHELEMY, $\star$, I $\star$; WATRIN, $\star$, I $\star$.
 M. E. TRIBOLET, I $\star$, secrétaire.

(1) Fondation de l'Université.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver, ni les imputer.



A la Mémoire de mes Grands-Parents.

A mon Père :

Le Docteur Jules ROUYER,

Mon premier Maître.

A ma Mère,

Humble témoignage de ma
tendre affection et de ma
reconnaissance.

A ma Femme.

A mon Frère.

A mes Oncles. A mes Tantes.

A tous ceux qui me sont chers.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE :

M. le Professeur Louis SPILLMANN,
Doyen de la Faculté de Médecine de Nancy,
Professeur de Clinique dermato-syphiligraphique,
Officier de la Légion d'Honneur

A MES JUGES :

M. le Professeur G. ETIENNE,
Professeur de Clinique médicale,
Membre correspondant de l'Académie de Médecine,
Officier de la Légion d'Honneur.

M. le Professeur A. FRUHSCHOLZ,
Professeur de Clinique obstétricale,
Membre correspondant de l'Académie de Médecine,
Officier de la Légion d'Honneur.

M. le Professeur agrégé MELNOTTE,
Médecin-commandant,
Professeur agrégé d'Hygiène et de Médecine préventive,
Médecin des Hôpitaux militaires,
Officier de la Légion d'Honneur.

A MES MAÎTRES
de la Faculté de Médecine
et des Hôpitaux de Nancy.

Au Docteur Jean BÉNECH,
Directeur du Service de Médecine et d'Hygiène
de la Ville de Nancy,
Chevalier de la Légion d'Honneur.

Qui m'a toujours accueilli avec bienveillance
dans son service et fut souvent pour moi un
précieux conseiller.

A M. le Médecin-Lieutenant BORON,
Médecin-chef du 51^e Régiment de Chars de Combat.

En témoignage de gratitude pour la bonté
dont il n'a cessé de faire preuve à mon égard.

INTRODUCTION

Lorsqu'à la fin de l'année 1932, M. le Doyen SPILLMANN nous engagea à entreprendre ce travail, nous eûmes, il faut bien l'avouer, un moment d'hésitation.

La nature des recherches, si spéciales, qu'il comportait, leur difficulté, et surtout le caractère incertain des conclusions qui devaient en être la résultante, nous incitaient à nous diriger vers d'autres sujets : médecine, chirurgie, voire obstétrique.

Rédiger notre thèse sur un cas très rare (le un pour mille des statistiques) de telle ou telle affection était bien tentant ; simple travail de compilation et de bibliographie, il nous eût permis l'agréable séjour des bibliothèques, dans une atmosphère lénifiante de douce chaleur et de calme réflexion.

Aussi bien, au point de vue médical, serions-nous arrivés à trouver trop souvent dans l'étiologie comme dans la thérapeutique des dites affections, le même facteur causal : la syphilis, avec les traitements qui en sont la conséquence,

Et c'est pourquoi nous nous sommes demandé si, dans l'intérêt de la santé publique, il ne serait pas plus utile de laisser de côté, quant à nous, l'effet pour remonter à la cause, et, ce faisant, appliquer la formule du livre particulièrement instructif à cet égard de MM. les Professeurs L. SPILLMANN et J. PARISOT : « Guérir est bien, prévenir est mieux. »

Mais, nous dira-t-on, si en matière médicale il est bon de penser à la syphilis, il ne faudrait tout de même pas en voir partout. D'accord. N'empêche, en réponse à cette objection, qu'il faut bien prendre pour bonne l'indication que voici, narrée sous forme un peu anecdotique, puisque, aussi bien, encore nous devons, au cours de cette thèse, émailler notre sujet de quelques historiettes, ne serait-ce que pour faire passer et nos statistiques et l'aridité de leurs chiffres.

Et voici : un des anciens Maîtres de la Faculté parlant un jour avec un de ses collègues d'une autre Faculté de la même Université, lui disait : « On me fait la réputation d'un grand guérisseur. Ma méthode est pourtant bien simple; elle n'a rien des procédés du sorcier. Lorsque certains de mes confrères m'envoient en consultation des malades pour une affection déterminée semblant rebelle à tout traitement, j'ajoute à celui-ci comme médication une thérapeutique anti-syphilitique, et il est bien rare que je n'obtienne pas dans 70 à 80 pour cent des cas, des résultats satisfaisants. »

Et si donc est toujours vraie la vieille formule : *Naturam morborum curationes ostendunt*, la cause est entendue : il faut, malgré les désillusions, malgré les

ironies, envers et contre tout, chercher par tous les moyens à faire, dans l'intérêt de la collectivité, un peu mieux que la part du feu.

Au lendemain d'une mesure administrative (1) très discutée, aussi bien à Nancy que dans toutes les villes où elle a été appliquée, en présence d'une recrudescence marquée des affections vénériennes, il nous a paru bon de rechercher, dans la très petite mesure de nos faibles moyens, si un peu de lumière pouvait être apportée dans ce débat, toujours aussi passionné, en raison même des arguments d'ordre moral pour les uns, social pour les autres, que se renvoient abolitionnistes et régleментарistes.

En effet, notre hésitation du début avait été atténuée du fait que, pouvant compter sur les encouragements de M. le Doyen SPILLMANN, nous trouvions, d'autre part, auprès de M. le Docteur BÉNECH, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène, tous les moyens matériels de procéder aux investigations si délicates qu'allait exiger le sujet traité, telles que statistiques municipales, documentation privée propre au Service d'Hygiène et, il faut bien le dire, indications... malheureusement trop insuffisantes de Police.

Au cours de toutes nos recherches, nous avons cherché à apporter des chiffres à la fois sincères et indiscutables, pénétrés de cette idée qu'énonçait souvent le Professeur HAUSHALTER, dans ses conversations privées avec de jeunes Confrères qui, en consultation,

(1) Cette mesure, au cours de la rédaction de cette thèse, a été rapportée,

avaient recours à sa haute compétence clinique : « En médecine, il faut s'efforcer d'être simple », formule que complétait si heureusement celle du Professeur LACASSAGNE, de Lyon : « En médecine, il faut apprendre à douter. » Nous avons cherché, avant tout, à mettre en évidence les éléments sûrs qui peuvent conduire à des déductions plausibles. Aucune pénétration, ici, des rigoureuses méthodes mathématiques dans ces sciences d'observation que sont la Biologie et la Médecine appliquées à l'Hygiène.

Sans doute, les générations qui viendront derrière nous, armées par la force des choses d'un bagage mathématique autrement redoutable que le nôtre, pourront-elles, à l'aide de pompeuses formules, de sinus et cosinus, de variations de plus ou moins l'infini, établir des statistiques tellement irréfutables que l'on ne leur pourra plus objecter : « Les statistiques, on leur fait dire ce que l'on veut. »

Quant à nous, nous aurons eu un rôle beaucoup plus simple et plus modeste : amorcer des recherches que l'expérience, seule, montrera fondées ou illusoires, nous sentant soutenus, en la matière, par les autorités que nous avons nommées plus haut et aussi par ce sage principe : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »



CHAPITRE I

Historique de la prostitution clandestine à Nancy

Nous n'avons pas ici l'intention de remonter, en la matière, à l'Antiquité pour établir que la prostitution réglementée et la prostitution clandestine ont été de tous les temps et qu'elles ont régné sous tous les cieux.

Nous craindrions de lasser nos lecteurs par la lecture d'un travail — trop étendu — de compilation de qui certains nous pourraient dire : « Mais tout ceci n'est que trop connu. »

Les nombreux ouvrages, thèses ou revues ayant traité la question, ont toujours précisé quelle a été son évolution au cours des siècles, « Interventionnistes » et « Abolitionnistes » exprimant constamment

leurs convictions à ce sujet, les uns au nom de l'hygiène, les autres au nom de la morale.

Passons rapidement sur ce que fut la situation chez les peuplades hébraïques, à Babylone, en Egypte et aussi à Rome; et ne nous attardons pas à rechercher dans Σφῆκες (les Guêpes) d'Aristophane comment et au profit de qui, dans la Grèce antique, à Athènes en particulier, s'exerçait certaine prostitution discrète. Venons-en immédiatement à notre but exclusif : Nancy.

Aussi bien n'hésiterons-nous pas à puiser dans la documentation si approfondie que M. le Professeur ETIENNE a pu condenser — c'était à peine hier — dans son important travail de 1901 : « Etudes sur la Prostitution » au sujet de qui, pour le duché de Lorraine en particulier, il avait trouvé de précieux renseignements dans les documents à lui confiés à l'époque par M. le Professeur Paul SPILLMANN.

Or, la prostitution, dans ce duché de Lorraine, semble n'avoir jamais été organisée avant le commencement de ce siècle : existaient seules des prostituées clandestines qui étaient traquées et interdites.

En 1620, la veuve d'un soldat se voit intimer l'ordre de quitter la ville dans la huitaine, en raison de la vie de débauche qu'elle mène et fait mener à ses filles.

En 1623, la veuve d'un avocat : Abraham La Cloche, est expulsée ainsi que ses filles, à cause de leur « vie scandaleuse et lubrique ».

Personne n'avait le droit de loger des filles de mauvaises mœurs : « Une femme est frappée d'une

amende de 25 l. pour avoir réfugié et caché en sa maison une femme de mauvaise vie » (1697).

« Défenses sont faites à toutes filles d'habiter en chambres, soit seule, soit plusieurs ensemble, à moins qu'elles n'aient des parents ou amis, gens de probité, qui répondent de la régularité de leur conduite. » (Ordonnance de la Chambre, du 30 juin 1760, art. 4.)

Et plus loin : « Malgré toutes ces précautions, la prostitution clandestine est assez florissante à Nancy. »

Des mesures sont tentées contre « plusieurs personnes scandaleuses qui, depuis quelque temps, se seraient établies à Nancy et aux Trois-Maisons ».

Les filles sont recherchées sans résultat ; il y en a toujours. D'où l'ordonnance ci-dessous :

Supplient humblement les président et conseillers en la Chambre du Conseil de la Ville de Nancy, que les garnisons continuelles qu'il y a en la dite ville y attirent plusieurs filles et femmes de mauvaise vie qui infectent non seulement les soldats, mais encore la jeunesse, ce qui cause un scandale public et beaucoup de querelles entre les soldats et les bourgeois, et l'impunité leur fait faire des crimes que la pudeur et la bienséance ne permettent pas d'exprimer ; et ceste impunité procède de ce que les supplians n'ont d'autre autorité que de les mettre en prison et les chasser de la ville ; lesquelles, en estant sorties par une porte, y rentrent par une autre ; de sorte qu'il y va de la gloire de Dieu, de l'intérêt du roy et du public, de réprimer ces désordres.

Ce considéré, Monseigneur, il vous plaise de donner le pouvoir aux supplians de faire fouetter par mains de bourreau, et, en cas de récidive, de faire marquer de

la fleur de lys toutes les femmes et filles de mauvaise vie, trouvées tant dans les deux villes de Nancy et sur le ban que dans les chambrées de soldats, sur un simple procès-verbal de capture que les commissaires des quartiers en feront; et, comme il y en a déjà plusieurs détenues es prisons des tours Nostre-Dame, qui ont esté prises en des chambrées de soldats, ordonner qu'il en sera fait mesme justice pour bailler exemple aux autres et ferez bien.

(Ordonnance de M. de Vaubourg, intendant, 15 mars 1692.)

Les cabarets de l'époque étaient déjà suspects.

Jean Huche et sa femme, aubergistes, sont condamnés à 50 francs d'amende pour avoir favorisé le libertinage dans leur établissement.

Le 13 novembre 1762, le nommé Pierre Thomassin et sa femme se voient, pour les mêmes raisons, infliger une amende de 100 francs. Il leur est interdit de tenir un cabaret.

Le 27 avril 1765,

Vu le rapport du sieur Bréquigny, commissaire de police, de la conduite scandaleuse de Rose Gérardin, veuve de Joseph Chevrier; la notoriété publique des désordres qui se commettent journellement dans son auberge, où elle a mis pour enseigne le Roi de Pologne, au faubourg de Bon-Secours..... la chambre ordonne que la dite Rose videra, dans le jour, la maison dont-il s'agit, dont les clés seront remises au propriétaire, et les meubles et effets qui s'y trouvent, vendus à qui plus; l'enseigne abattue.....

Ces faits montrent bien, sur le vif, l'impossibilité de la suppression, même dans la petite ville qu'était alors Nancy.

L'ordonnance de Charles III, du 14 février 1600, article III, dit :

Ceux qui seront convaincus de produire des prostituées filles ou femmes, seront châtiés à l'arbitrage des juges, selon la qualité du crime. Les maris et pères qui s'oublent de tant de prostituer leurs femmes et filles seront pendus et étranglés, et leurs biens confisqués. Ceux ou celles qui seront convaincus d'avoir débauché ou vendu filles ou femmes seront punis de la même peine de mort et confiscation.

Toute transaction était défendue avec les infracteurs et la publication de l'ordonnance devait « être renouvelée par chacun an, la veille de Pâques » sous peine d'amende, du fouet, confiscation, etc...

Marguerite de Gonzague avait créé... à Nancy, un couvent de filles repenties, « les Madelonnettes ». Comme elles ne voulaient rien écouter de leurs maîtresses, on fit appel aux sœurs de la Visitation, du couvent établi et organisé à Pont-à-Mousson vers 1625 par Mme de Chantal et Mme d'Haraucourt et devenu très prospère sous l'habile impulsion de Mme de Chantal en personne. Grâce à la fermeté, à l'esprit de méthode des religieuses, les « Madelonnettes » rentrèrent dans le droit chemin, mais on fut si content des religieuses qu'on les garda à Nancy. La nouvelle maison devint un pensionnat de demoiselles où furent élevées les filles de la noblesse

lorraine; parmi ses pensionnaires, on compta les princesses de Lorraine-Lillebonne et de Salm-Salm. Les religieuses avaient dressé un sapin dans une cour du monastère, et par une touchante tradition, le nom de cour du Sapin a été conservé au lycée actuel. La chapelle, qui existe encore, est comme on le sait fort belle; la première pierre en fut posée par Monseigneur de la Tour du Pin Montauban, et l'édifice fut béni en 1783 par Monseigneur de Fontanges. En 1761, la manufacture de la vénerie exploitée par le sieur Lebel fut achetée pour la réception de filles libertines.

En 1754, déjà, on avait établi une renfermerie pour les jeunes filles libertines dans les bâtiments de la Poissonnerie, trop central, avec une partie au monastère des Dames du Refuge pour les filles libertines, les mendiants et les vieillards; ce monastère du refuge, élevé sur le fief de Turique, devint le Bon-Pasteur.

Elisabeth de Ranfaing en transporta une partie à l'extrémité de la rue des Quatre-Eglises; ce couvent devint la Maison de Secours où les femmes mariées libertines étaient enfermées par lettres de cachet. La direction en fut confiée, en 1804, par le préfet Marquis, aux Sœurs de Saint-Charles, qui y sont encore.

Cet aperçu historique montre nettement que depuis bien longtemps nos pères ont eu à lutter contre la débauche publique dans notre région, puisqu'en 1600, la conduite de soi-disant honnêtes femmes n'était autre déjà que la prostitution. Des mesures d'exception devaient être prises, en effet, contre de nombreuses filles publiques et aussi contre les individus vivant du dévergondage de celles-ci.

Emprisonnement, amendes, et même, remède radical, pendaison, rien n'y faisait. On ne put supprimer la prostitution, que M. le Professeur ETIENNE qualifie nettement « Phénomène social inhérent à l'état de vie en société. »

Au point de vue de l'historique, nous recommandons encore la lecture du travail, particulièrement intéressant, de MM. Louis SPILLMANN et Jean BÉNECH : « Du Refuge à la Maison de Secours ».

Quoi qu'il en soit, autrefois comme aujourd'hui, la question de la réglementation fut et reste posée.

Aussi bien aurons-nous, à cet égard, dans le sujet ici traité, à tenir un peu compte de la tendance « grégarienne » des femmes dont nous allons nous occuper.

Pour autant que cette tendance soit bien connue — n'a-t-on pas toujours parlé du « Bataillon de Cythère » — en voici cependant une illustration assez nette que nous avons cru bon de rapporter, sous forme d'historiette, comme fin de ce chapitre et aussi un peu comme début de ceux qui vont suivre.

A la fin de la guerre, en novembre 1918, la VIII^e Armée devant occuper successivement les garnisons de Haguenau, Landau et d'une partie du Palatinat, eut à organiser un certain nombre de grands centres hospitaliers pour ses malades et blessés. Parmi les établissements pouvant servir, à Haguenau, d'hôpital-annexe, figurait la maison pénitentiaire pour femmes, dans laquelle étaient enfermées des « sujets » ayant à purger quelques peines, pour délits de droit commun... Un assez grand nombre de prostituées en désaccord

avec la police locale figuraient parmi les pensionnaires dudit établissement.

La visite de ce dernier, pour étude, ayant été effectuée sous la conduite du directeur par le médecin délégué à cet effet, celui-ci demande à son interlocuteur de lui raconter comment s'était passée, à Haguenau, la révolution de novembre 1918.

« Oh ! ce fut très simple, lui répondit le directeur. Cinq marins venus de Kiel et porteurs de brassards rouges circulaient en automobile dans la ville, enlevant les insignes et les écussons des officiers et leur déclarant : « La Révolution est faite, chacun rentre chez soi. »

« Vers la fin de l'après-midi, je reçus la visite des dits marins qui me dirent : « La guerre est terminée, chacun est libre ; vous n'avez qu'à ouvrir les portes de la maison. » A quoi j'objecte que mon rôle, à moi, directeur, est en l'occurrence, non d'ouvrir les portes, mais bien de les tenir fermées.

« Les marins m'opposent alors que si je ne veux pas leur remettre les clefs, ils recourront à la force et feront, au besoin, sauter les serrures avec leurs armes.

« Je n'avais qu'à m'incliner ; je remis donc mes clés au chef de groupe et à 18 heures je pus constater que toutes les portes avaient été ouvertes et que toutes mes pensionnaires s'étaient envolées. Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction quand faisant, à 22 heures, le tour des locaux, je dus me rendre à l'évidence.

« Toutes mes administrées étaient rentrées d'elles-mêmes au bercail. Il est vrai qu'il faisait froid et qu'il commençait à neiger... ! »

Sans doute aussi, nos hétaires connaissaient-elles le même mal que celui indiqué, quelques jours après, à M. le Professeur L. SPILLMANN, Médecin consultant de la VIII^e Armée, en réponse à une question que celui-ci posait à un garde rouge, Alsacien d'origine, chargé de la surveillance, côté allemand, du pont situé entre Ludwigshafen et Mannheim. « Mais pourquoi, puisque la révolution est faite en Allemagne, ne rentrez-vous pas chez vous ? »

« Oh, c'est toujours la même chose : on n'a pas de ...poignon » (*sic*) et là-dessus notre garde céda à son interlocuteur, moyennant finances... le brassard rouge emblème de ses hautes fonctions.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à nos brebis égarées.



CHAPITRE II

Définition de la prostitution clandestine

L'expression « prostitution clandestine » demande, pour être bien interprétée, la définition séparée des deux mots qui la composent.

Commenges a donné du mot « prostitution » la définition suivante : « C'est l'acte par lequel une femme faisant commerce de son corps se livre au premier venu moyennant rémunération et n'a d'autres moyens d'existence que ceux que lui procurent les relations passagères qu'elle entretient avec un plus ou moins grand nombre d'individus. »

Mais alors, où commence et où finit la prostitution ?

La racoleuse ambulante, la fille à soldats, la serveuse de café qui se livre aux clients sont bien des prostituées libres. Mais n'est-elle pas aussi une prostituée,

cette habituée des brasseries, cette employée demi-mondaine, cette femme mariée qui fréquente les cafés élégants de la ville pour tirer parti de ses charmes, alors que son mari, un peu trop indulgent, a une situation pécuniairement enviable?

Vignerons ne disait-il pas déjà, dans sa thèse : « Nous ne pouvons trouver nul signe distinctif, nul caractère différentiel pour une classification qui isole ces femmes. Les dehors diffèrent, les formes sont autres. La misère ou le luxe les vêtent de haillons ou en font des lanceuses de dernière mode. On méprise les unes, on salue les autres. Certains trouvent tout naturel qu'à chaque classe sociale corresponde une variété de femmes accueillantes. Ils trouvent juste que la police des mœurs frappe les unes pour s'effacer devant les autres. Ils crient haut le danger sanitaire des prostituées clandestines inférieures, sans vouloir se rendre compte que les raffinements de la civilisation n'excluent nullement les ravages de la syphilisation. »

Quant à l'adjectif « clandestin », il sert à désigner « ce qui se fait en cachette, contre les lois ou la morale. »

Laissons de côté le point de vue moral, car, en ce qui concerne la sexualité, il est très difficile de différencier l'acte moral de l'acte immoral. D'ailleurs, les idées varient avec les peuples et l'on peut dire que la morale des Scandinaves n'est, pour cause, pas celle des Hottentots.

Mais comment peut-on dire que la prostitution est clandestine?

Elle n'est pas un délit. Aucune loi ne la régit, si ce ne sont des arrêtés municipaux ou préfectoraux.

Ces arrêtés visent deux buts :

« 1° Assurer la propreté morale de la rue en supprimant le racolage ou en l'amenant à une très grande discrétion. »

Et voilà bien pourquoi la prostituée est qualifiée du terme « clandestine », puisqu'elle est obligée, pour exercer son commerce, d'agir en cachette.

« 2° Contrôler sanitairement ces prostituées pour les empêcher de nuire à la santé d'autrui. »

Ce second but nous intéresse tout particulièrement et nous permet de dire que :

La prostituée clandestine est la femme qui tire parti d'elle-même, çà et là, plus ou moins souvent, en se livrant à un plus ou moins grand nombre d'individus et *sans se soumettre à un contrôle sanitaire*.

C'est, en effet, le fait de frauder la surveillance sanitaire qui est des plus importants pour nous.

Si une femme, non inscrite sur les registres de la police se livre à la prostitution, mais se soumet régulièrement et volontairement à notre contrôle médical, nous ne la considérons pas comme une prostituée clandestine.

Par contre, nous n'hésiterons pas à étiqueter « clandestine » une fille inscrite sur les registres de police, qui ne se présente à la visite que si les agents du service l'y contraignent.

En résumé, nous qui étudions la prostitution clan-

destine au point de vue de l'hygiène sociale, nous dirons, ainsi que le Docteur Jean BÉNECH l'a si bien précisé, pour la première fois, dans une note parue sur la prostitution clandestine à Nancy (Prophylaxie anti-vénérienne, juin 1932) : La prostituée clandestine est « la femme qui se livre à la prostitution sans se soumettre au contrôle sanitaire » et constitue par là une source de propagation des maladies vénériennes.



CHAPITRE III

Causes de la prostitution clandestine

Les causes de la prostitution clandestine à Nancy ne diffèrent pas de celles qui existent dans toutes les grandes villes.

Nancy hébergeait avant-guerre un effectif imposant de 300 prostituées cartées.

En 1931, à l'époque où fut prononcée la fermeture des maisons de tolérance, ce contingent n'était plus que de 65 et comprenait finalement 85 filles environ au début de l'année 1934.

Or, la population de la ville, forte de quelque 102.000 habitants en 1913, s'est accrue sensiblement pour passer à 120.000 âmes, aujourd'hui. Dans ce chiffre, il y a lieu de compter environ 12 à 15.000 célibataires de 17 à 50 ans; et ne rappelons que pour mé-

moire les sujets de 21 à 22 ans composant la garnison.

Il ne viendra à l'idée d'aucune personne, saine de corps et d'esprit, de prétendre que ces hommes peuvent s'abstenir de toute activité sexuelle. Et encore, admettons-nous, avec indulgence, que tous les hommes mariés sont d'une vertu irréprochable. Mais, que de sourires ironiques ne provoquerons-nous pas !

N'est-il pas vrai qu' « il est bien difficile de parler de morale sans sourire et de prêcher la vertu sans mentir ».

Donc, nous sommes en présence de 12 à 15.000 célibataires appelés, pour beaucoup, à constituer la clientèle des prostituées contrôlées en maisons. Or, si cet exutoire — nous employons là une expression peut-être un peu brutale, mais nécessaire — vient à leur faire défaut, immédiatement la vieille loi de l'offre et de la demande jouera, et ce sont autant de femmes et de jeunes filles libres qui se verront solliciter et souvent ne manqueront pas de répondre à l'appel de la nature ou d'un équilibre budgétaire, qui ne se peut établir par décrets-lois.

Comment s'étonner alors de voir apparaître lentement, mais sûrement, le glissement à la prostitution clandestine ?

Nancy compte, parmi sa population, peut-être plus de 2.000 prostituées clandestines échappant à la surveillance ; elles exercent, pour la plupart, des professions variées, que nous énumérerons plus loin, et de ce fait, les efforts de contrôle de la police exercés contre elles restent souvent sans résultats.

Nous sommes d'ailleurs absolument certain que le

chiffre mentionné ci-dessus reste bien au-dessous de l'exacte vérité.

La mentalité féminine a subi l'influence de cette fausse prospérité née de l'après-guerre. La génération des « moins de 30 ans », comme l'appelaient nos anciens, habituée à des gains rapides en monnaie dévaluée des quatre cinquièmes, a stimulé l'évolution générale et donné à notre genre de vie un rythme par trop accéléré. On s'est habitué à « brasser les affaires », à donner, cavalièrement, des signatures en série, à produire beaucoup pour vendre plus encore. L'argent glissait de mains à mains, un luxe exagéré et faux en fut la conséquence. Beaucoup n'avaient plus qu'un idéal : s'enrichir un peu plus tous les jours, quel qu'en soit le moyen, pour se procurer le plus de plaisirs possible; et parmi ceux-ci, les plaisirs d'ordre sexuel n'étaient pas les moins recherchés.

Comment s'étonner dès lors de l'influence néfaste exercée sur telles ou telles dactylos, secrétaires, employées, qui ne voyaient là qu'une possibilité d'augmentation de leurs ressources ou le début d'une situation désirée.

Aujourd'hui, alors que la crise mondiale pèse sur le plus grand nombre, alors que la femme devrait retourner au foyer familial, le goût du luxe est encore trop ancré dans ses habitudes : elle se donne maintenant pour conserver sa place ou les débris de son salaire.

La jeune employée voit passer au magasin des femmes élégantes qu'elle envie. Le soir, quand elle quitte son travail, elle constate que certaines de ses cama-

rades, plus élégantes, sont attendues. Pourquoi ne pas pratiquer le même genre de conduite et s'assurer ainsi les quelques revenus supplémentaires que Jean ou Paul sont toujours prêts à promettre ?

Cafés, cinémas ou dancings ne sont-ils pas là pour faciliter la découverte de l'ami généreux ?

Par ailleurs, quoique la guerre ait été pour la femme une occasion de remplacer l'homme au travail : industriel ou autre, certaines d'entre elles n'ont jamais voulu en accepter la dure loi. La paresse, le bien-être, une éducation déplorable dans une ambiance de fausse richesse (celle du franc à quatre sous) incompatible avec la situation sociale, modeste, de celle qui la reçoit, créent des goûts factices ; la jeune fille ne peut les satisfaire qu'à l'aide de revenus tirés du marchandage de ses charmes ; tel est souvent le premier pas franchi par certaines jeunes filles des classes dites moyennes, dans la voie de la débauche.

Il en existe qui, jeunes, charmantes, aptes à toutes les œuvres du bien, ont horreur de la pauvreté ou des situations modestes ; reculent à cette pensée qu'elles seront la femme d'un honnête ouvrier, qu'il faudra travailler, porter des vêtements simples, cuisiner, soigner les enfants ; elles ont rêvé nous ne savons quelle existence des « Mille et une Nuits » ; elles ont la haine de leur condition : celles-là sont farouches dans le mal ; elles n'y glissent pas : elles s'y précipitent.

Le fait suivant en est un exemple des plus nets ;

Une jeune fille de 20 ans, orpheline et d'une rare beauté, vint d'emblée demander son inscription à la police. Le chef de bureau, pris de compassion, s'efforça de lui montrer vers quel abîme elle courait; il lui proposa de l'adresser à des âmes compatissantes qui lui procureraient un travail honnête comme ouvrière ou femme de chambre.

Elle regarda son interlocuteur avec dédain, et lui dit :
« Etre domestique, merci ! On ne mange pas de ce pain-là dans ma famille. »

Autre cas :

Une jeune fille, d'inconduite notoire, se présente à un médecin, n'ayant, dit-elle, plus ses règles depuis quelque temps. La disparition est de cause bien simple : il s'agit d'une grossesse. Le médecin, donnant à l'intéressée cette précision, lui demande si, au point de vue administratif, elle a le bénéfice des Assurances sociales.

Réponse : « Oh ! je n'ai jamais travaillé. » Ceci dit sur un ton aussi satisfait que désinvolte. A noter que cette jeune fille appartient à une famille d'ouvriers.

Un problème a déjà fait couler beaucoup d'encre : nous voulons parler du problème, si délicat à l'heure actuelle, des salaires. Si ceux-ci étaient plus rémunérateurs, nous rencontrerions certainement moins de prostituées clandestines.

Cette assertion est vraie pour ce monde de demi-prostituées qui ont un emploi assuré de vendeuses, dactylos, coiffeuses ou autres et vous disent : « Je ne

gagne pas suffisamment », mais en sous-entendant : « pour le train de vie que je voudrais mener ».

Et cependant l'examen de nombreux dossiers et les questions posées nous ont montré que, bien souvent, l'insuffisance du salaire n'était que la conséquence d'une moindre valeur professionnelle chez des femmes paresseuses et qualifiées habituellement : « Sujets peu intéressants ».

Souvent aussi, il est vrai, ce sont les hasards de l'existence et les revers qui favorisent le laisser-aller et la chute de ces êtres déshérités.

L'observation suivante en est la preuve :

S... Mireille a, depuis longtemps, perdu ses parents; elle a deux frères. Toute jeune, elle fut élevée par des amis de sa famille, qui ne se préoccupaient à peu près pas de son éducation ni de son instruction. Cette fille est, en effet, illettrée. Vivant très librement, elle eut son premier rapport sexuel à l'âge de 13 ans. S'étant mariée à 16 ans et demi, elle se séparait de son mari un an plus tard.

Trois enfants sont issus de cette vie quelque peu agitée, durant laquelle cette femme ne travaillait que par périodes irrégulières. Finalement, elle occupe un emploi de journalière chez un marchand de ferrailles et chiffons, qui lui donne 12 francs pour sa journée. Sans domicile fixe, elle quitte son travail pour se prostituer.

Beaucoup diront que si cette fille gagnait suffisamment sa vie, elle ne serait pas prostituée. Cette assertion peut être vraie! Et cependant un patron ne peut assurer un traitement de quelque mille ou douze cent

francs pas mois à une personne illettrée, plus ou moins travailleuse, qui ne peut faire plus qu'emballer des peaux de lapins.

Que devrait-on, dès lors, payer les élites, si sacrifiées aujourd'hui dans la tourmente actuelle!

Examinons à ce sujet quelques chiffres. Trois cent vingt-sept femmes, interrogées sur les raisons qui avaient pu les pousser à la prostitution, nous ont fourni les réponses suivantes :

Par goût	22
Salaires insuffisants	29
Sans travail	47
Ne voulant pas travailler	11
Pour faire de gros gains	79
Par suite de dissociation familiale ..	14
Travaillant actuellement	24
Ne sachant pour quel motif	101
TOTAL	327

Beaucoup de prostituées clandestines appartiennent à des familles nombreuses; nos statistiques nous montrent que, sur les 327 filles dont nous venons de parler, 81 faisaient partie de ménages ayant plus de 6 enfants; 63, de plus de 7 enfants; 9, de plus de 10 enfants. Une famille en comptait 22. Vingt-cinq seulement étaient enfant unique.

Un grand nombre de ces femmes sont originaires de la campagne. Le train de culture paternel n'étant pas suffisamment important pour nourrir une famille

souvent nombreuse, elles viennent à la ville exercer leur métier de bonne ou pour être employées.

Cette émigration de la terre vers les centres urbains reconnaît aussi d'autres causes.

Outre l'espoir d'un salaire relativement élevé, existe aussi l'attrait souvent irrésistible d'une vie plus facile, plus riche en distractions ; sans oublier le luxe que ces jeunes filles y ont entrevu et qu'elles envient.

Nous ne parlerons que pour mémoire de l'action des bureaux de placement ; ceux-ci jouant également leur rôle dans l'émigration des campagnardes vers la ville.

Le nombre des bonnes qui glissent à la prostitution est élevé : nous en avons relevé un chiffre de 130 sur 350 prostituées clandestines.

« Etre domestique, c'est vivre la vie enfermée de la famille. »

Le besoin de s'affranchir de toute contrainte se fait vite sentir ; on se réunit le dimanche après-midi avec les camarades pour se rendre au cinéma ou au bal ; le hasard des rencontres fait vite retrouver un prétendu compatriote faisant son service militaire dans la garnison.

On se fixe des rendez-vous ; il faut sortir presque tous les soirs et l'on prend l'habitude de rentrer tard. D'où premier avertissement de la maîtresse de maison, puis remontrances plus énergiques et, finalement, c'est le renvoi de la jeune fille qui perd ainsi sa place.

Chance encore pour elle quand elle ne se trouve pas à ce moment enceinte de quelques semaines. Auquel cas l'amant jugerait alors prudent de ne plus

donner de ses nouvelles et la malheureuse, abandonnée, sans travail, ne se laisserait que trop facilement entraîner à la débauche.

Les cafés, les brasseries, les hôtels, quelle que soit leur importance, sont des foyers souvent avérés de prostitution. Parmi leur personnel, combien sont nombreuses les filles de salle, femmes de chambre, voire caissières, qui se livrent plus ou moins à ce commerce, qui est souvent fonction de la profession : le but étant toujours l'argent.

Pour obtenir les pourboires les plus généreux, il faut être aimable avec le client. Et puis, n'y a-t-il pas, ici, la sollicitation permanente de l'homme qui, comme le dit si justement le Docteur Jean BÉNECH, est « un prostitué-né » ; cependant la « prostituée-née » est heureusement assez rare.

Nous ne parlerons que pour mémoire des bonnes d'estaminet ; on sait depuis fort longtemps, qu'elles aussi, constituent une classe très dangereuse de prostituées.

Il est encore une autre cause, fréquente, de la prostitution clandestine. La voici :

Une jeune fille, habitant chez ses parents, se laisse séduire et devient enceinte. Les parents, mis au courant de son état, la chassent de la maison. Délaissée, sans abri et sans ressource, blâmée par tous, la malheureuse ne trouvera le plus souvent d'autres moyens d'existence que ceux que lui fournira le marchandage de son corps.

Le cas suivant, vécu en 1933, en est un exemple frappant, choisi parmi tant d'autres :

Un cultivateur aisé de la région avait une fille qui vivait très honnêtement dans sa famille, s'occupant aux divers travaux du ménage. Un jeune homme, futur ingénieur agronome, vint malencontreusement à la ferme pour y accomplir un stage agricole.

Promiscuité fâcheuse pour nos deux jeunes gens ; rapidement, l'élève se mit à courtiser la fille de son hôte et l'inévitable, que l'on devine, se produisit. Le père chasse la fille ; les deux amants prennent conjointement la fuite pour se réfugier à Nancy où mener la vie commune. Une année se passe ainsi, puis, un beau matin, la lassitude venant après l'usage, notre ingénieur, diplômé sur les entrefaites, disparaît. Et c'est ainsi que, seule, sans ressources et n'osant regagner le pays natal où elle serait l'objet des critiques, cette fille sans expérience et sans volonté vint grossir la phalange des prostituées cartées.

Trop de jeunes filles vivent seules en ville, sans aucune surveillance. Beaucoup habitent dans des maisons meublées : le loyer mensuel est une charge importante pour un maigre budget. Les repas coûtent cher et, pour tenir son emploi, on ne peut se présenter au magasin ou au bureau sans être correctement vêtue.

Si la femme est sérieuse, si elle possède un métier lui assurant une activité rémunératrice, elle peut équilibrer son budget et se contenter de ce qu'elle gagne.

De nombreuses œuvres l'aident, d'ailleurs, et lui permettent de rester dans le droit chemin.

Mais, le plus souvent, la jeune fille veut, tout en travaillant, « vivre sa vie ».

La compagne de rayon n'a-t-elle pas une très jolie robe, un manteau fort élégant et une coiffure dernier cri qui lui sied à ravir? Et les distractions, n'en faut-il pas pour tous! Mais l'argent reste le maître nécessaire pour satisfaire tous ces désirs; et, pour combler le vide qui existe dans ses finances, l'ouvrière est, trop souvent, obligée de se rappeler qu'elle est femme. Les heures de liberté et les occasions sont nombreuses pour rechercher les amis généreux qui lui viendront en aide.

Que faire le soir « entre six et sept », sinon courir les rues fréquentées!

De la place Saint-Jean à la place Stanislas, en passant par le Point-Central et la rue des Dominicains, que d'hommes sont, chaque jour, à la recherche d'une occasion. La connaissance est vite faite. Le lendemain sera samedi; chacun bénéficie de la semaine anglaise. On se rendra donc l'après-midi au cinéma et le soir au bal.

Et pour resserrer les liens d'une amitié à peine née, les portes de nombreux hôtels, plus ou moins louches, ne sont-elles pas ouvertes jour et nuit?

Que l'on veuille bien ne pas appliquer à l'auteur de ces lignes la devise qu'avait donnée — parlant de la comédie — le poète latin moderne Jean de Santeul à l'arlequin Dominique pour qu'il l'inscrivît sur la toile de son théâtre :

Castigat ridendo mores.

Aussi bien, la femme qui vit seule en ville et ne veut adapter son train de vie à son salaire est astreinte à se livrer à une prostitution plus ou moins régulière.

En voici une preuve à nous rapportée par une propriétaire d'une maison meublée de Nancy.

Cette personne louait depuis un an à une jeune fille, fort élégante, moyennant 300 francs par mois, une chambre luxueuse du dernier confort. Or, cette femme travaillait dans un hôtel du centre de la ville, où elle recevait un salaire de 500 francs par mois. Questionnée par sa logeuse qui s'étonnait de la voir vivre dans un tel luxe en gagnant si peu, la fille répondit : « Je fais ce que je peux avec mon mois ; mais comme j'aime la vie, je trouve toujours des amis parmi les clients, surtout des représentants de commerce, qui, dans leur solitude, sont prêts à m'assurer les spectacles ou à me procurer le chapeau que je convoite. »

Et combien d'exemples de ce genre !

En somme, envisageant toutes les professions féminines, nous constatons que, toujours, jeunes filles comme femmes mariées, obéissent dans cette catégorie sociale à deux mobiles très nets : « liberté » et « besoin de paraître ».

Toujours le geai paré des plumes du paon !

Notons, en outre, parmi les autres causes de la prostitution clandestine, la promiscuité entre hommes et femmes dans certains ateliers, magasins et bureaux où règne une grande liberté d'allure qui amène facilement des conversations sur les sujets les plus scabreux.

Le sentiment de la pudeur s'émousse très vite chez ces jeunes filles ; elles cèdent assez rapidement au désir d'un camarade. Elles prennent ensuite un second amant pour en arriver progressivement à accepter des propositions d'hommes qu'elles ne connaissent pas.

Le contact de très jeunes filles et de femmes déjà âgées, au cours du travail présente non moins de danger : les « doyennes » de l'atelier éprouvant un vif plaisir — par souvenir sans doute de leur antique jeunesse — à faire ce qu'elles appellent : l'éducation des « novices ».

Ne vont-elles pas parfois jusqu'à leur présenter des amis, leur donnant à l'occasion des encouragements, quasi maternels, dans l'accomplissement d'une première faute, qui a, pour les matrones, tous les charmes de la verdure.

A l'atelier, où le recrutement est parfois fâcheux, nous croyons que les patrons pourraient modifier cette situation en imposant une certaine discipline du travail. Aussi bien, niveau moral et situation de famille ont une influence considérable sur le sort des jeunes filles.

Très justement, dans la *Revue de Psychologie appliquée de l'Est*, le Docteur Jean BÉNECH écrit :

« Le foyer familial se détruit lentement, l'esprit de famille n'existe plus. Tout concourt à chasser la femme de la maison. Le ménage vit dans deux ou trois pièces restreintes où les séjours manquent de confort, d'hygiène et de salubrité. Plus besoin, comme jadis, de confectionner la lingerie et les vêtements, c'est moins

coûteux et moins pénible de les acheter dans un magasin.

« Ce sera le comble, quand les restaurants populaires, installés dans chaque quartier, distribueront une cuisine variée, saine et abondante à des prix raisonnables. Il n'y aura plus de raison de rentrer chez soi, autrement que pour dormir.

« Tout concourt à la suppression de l'influence familiale, et cela du haut en bas de l'échelle. »

Examinons maintenant ce que fut l'éducation de 383 prostituées clandestines prises absolument au hasard.

145, soit même pas la moitié, ont été élevées chez leurs parents directs.

163 ont passé leur jeunesse chez des parents ou amis.

11 ont été recueillies par l'assistance publique.

32 ont reçu leur instruction dans des pensions religieuses.

3 sont entrées en maison de correction.

29, enfin, dans cet ensemble, sont illettrées.

De ces chiffres, nous pouvons conclure que 209 de ces filles, soit plus de 50 p. 100, ont passé les premières années de leur vie hors du domicile paternel.

Ceci nous prouve que l'éloignement du vrai centre familial présente en tout les mêmes inconvénients : qu'il s'agisse d'une éducation donnée par des parents éloignés ou des amis ; ou, encore, que le sujet ait été confié à l'assistance publique, à des maisons religieuses, etc., etc..

Pour les jeunes filles élevées au foyer paternel, la

situation conjugale des parents joue un rôle non moins important.

Dans 101 cas seulement sur 350, le père et la mère sont dans une situation tout à fait normale ; encore que, bien souvent, le père soit alcoolique et que le ménage, légalement constitué cependant, ne puisse être donné en exemple.

24 fois, les parents sont divorcés ou séparés.

42 filles sont devenues de bonne heure orphelines de père et de mère. Beaucoup n'ont été, pendant leur jeunesse, l'objet d'aucune surveillance et profitèrent d'une liberté à peu près complète.

L'absence du père, dans la famille, constitue, semble-t-il, un grand danger pour les jeunes filles qui, trompant aisément le contrôle de leur mère, souvent trop faible, peuvent facilement se livrer à leurs mauvais penchants.

85, c'est-à-dire presque un quart, des femmes interrogées, se trouvent dans cette situation.

46 prostituées seulement, par contre, n'ont plus leur mère.

Aussi bien l'avenir de nombreuses jeunes filles se trouve singulièrement compromis, quand l'un de leurs parents, après veuvage, se remarie.

L'examen de nos dossiers montre que 13 p. 100 des clandestines ont quitté leur famille pour ce motif.

Le père s'est-il remarié, les enfants issus du premier mariage sont souvent rudoyés et parfois battus par la marâtre. Lassées de semblables procédés, les malheureuses fuient souvent le toit paternel pour se livrer à n'importe quel métier, plutôt que de subir de mau-

vais traitements; et les filles sont alors, bien souvent, obligées, pour ne pas mourir de faim, de s'abandonner au premier venu.

Le sort réservé à certaines jeunes fille, dont la mère s'est remariée, ou vit en concubinage, est, parfois, bien plus pénible encore que celui des orphelines de mère.

Trop fréquemment, le nouveau mari, ou le concubin de la mère, sollicite les faveurs de la jeune fille qui, si elle se refuse, sera, dès ce jour, l'objet de la rancune, des vexations, voire des sévices du Don Juan évincé.

Si, manquant de volonté ou si, intimidée, elle acquiesce au désir de son beau-père ou de l'amant de sa mère, sa conduite sera, tôt ou tard, connue de celle-ci; et, pour éviter des représailles, la malheureuse devra fuir et sera trop souvent bientôt réduite à se livrer à la prostitution pour vivre, faute de trouver du travail. Celui-ci lui sera, d'ailleurs, d'autant plus refusé qu'elle ne pourra donner nulle part les vraies causes pour lesquelles elle a dû quitter la maison.

La fâcheuse promiscuité dans laquelle vivent certains ménages est, elle encore, trop souvent, d'une funeste influence sur la conduite future des jeunes filles.

Chez les pauvres gens qui n'ont pour tout logis qu'une pièce plus ou moins exigüe, il n'est pas rare que filles et garçons couchent dans un même lit où se passent les choses que l'on devine.

C'est ainsi qu'avant d'être femme, les filles ont déjà perdu tout sentiment de pudeur et d'honnêteté.

Est-il dès lors étonnant que, privées de tout sens moral et n'ayant jamais connu que la misère, elles aillent de très bonne heure se donner au premier venu, pour une somme parfois infime?

Plusieurs faits de ce genre ont été portés à notre connaissance et nous sommes persuadés que cet état de choses se rencontre fréquemment dans certains quartiers des grandes villes où la population est particulièrement dense.

Et tout d'abord, cette anecdote médicale, recueillie autrefois dans un service hospitalier que nous ne mentionnerons pas.

Nous nous excusons, par avance, de son caractère assez cru, et puisqu'aussi bien il est permis au latin seul de braver dans les mots l'honnêteté, c'est dans cette langue que nous rapporterons la partie quelque peu réaliste de cette observation.

M., X..., âgé de dix ans, est questionné, dans un service de clinique, comme à l'ordinaire, sur les conditions de famille dans lesquelles il vit à la maison.

Demande. — Combien êtes-vous d'enfants chez toi?

Réponse. — Deux, ma petite sœur et moi, avec papa et maman.

Demande. — Vous avez deux chambres avec plusieurs lits-

Réponse. — Oh non! il n'y a qu'une chambre et un lit.

Demande. — Mais comment êtes-vous couchés, ta petite sœur et toi?

Réponse. — Papa et maman sont au milieu du lit; ma petite sœur à côté de Maman, et moi à côté de papa.

Ici une interruption un peu brutale d'un des interlocuteurs : « Eh bien ! il doit faire chaud, là-dedans. »

Et l'enfant, naïf et candide, de s'écrier : « Oh ! mais non ! Monsieur, parce que, quand il fait trop chaud, *Supra matrem se collocat pater et*, tel Eole, dieu des Vents, *Cum strato Aquilonem projicit*.

Parlant dès lors la langue de Dante, nous ajouterons simplement : *Si non e vero...*, cela n'a rien d'impossible.

Et cette autre observation encore, comme lamentable exemple de ce que l'on peut voir dans maints taudis :

M... Marguerite est âgée de seize ans. Elle travaille dans une cartonnerie. Son père est mort ; sa mère, âgée de 45 ans est remariée ou plutôt vit en concubinage avec un individu de 25 ans. Cette fille est syphilitique. Elle vit avec sa mère, rue C..., proche du Marché, dans un minuscule logis où elle rentre chaque soir, avec un partenaire qu'elle a d'ailleurs contaminé... en attendant les autres.

Deux autres sœurs, jeunes enfants, sont témoins de cette répugnante situation.

Cette famille irrégulière, visitée, fut trouvée toute entière atteinte de la gale.

Il n'est pas rare, par ailleurs, de voir dans certains milieux des mères vivant, au vu et au su de tous, du produit de l'inconduite de leurs enfants.

Nous avons recherché, d'autre part, s'il existait une véritable prostitution familiale. Or, sur 350 cas étudiés, 4 filles déclaraient que leurs mères étaient ou avaient été prostituées ; 10 autres rapportaient qu'une

ou plusieurs de leurs sœurs faisaient de la prostitution un métier; toutes, sœurs ou mères, étaient pour la plupart des prostituées cartées ou de maisons.

Au point de vue état civil, nous trouvons dans ces 350 dossiers, 3 femmes mariées actuellement, 5 veuves et 41 divorcées ou séparées.

Ce dernier chiffre, relativement élevé, puisqu'il représenté environ 12 p. 100 du total, doit être retenu. En effet, notre enquête poussée plus à fond nous a permis de constater que la majeure partie de ces femmes s'étaient mariées très jeunes, parfois à 16 ou 17 ans, trop jeunes même, comme la mode s'en était installée après guerre. D'où une vie conjugale tout à fait éphémère; ces unions, souvent un peu irréflechies, se déliant, sinon comme en Russie soviétique, tout au moins avec encore trop de facilité.

Combien de femmes sont-elles mères parmi ces prostituées?

10 d'entre elles ont eu un ou plusieurs enfants après mariage; 61 sont des filles mères.

Il est bien certain que si une nourrice demande, pour élever un enfant, 300 francs par mois à une bonne qui en gagne 350, celle-ci se voit dans l'obligation d'abandonner son enfant ou de se prostituer à ses heures de liberté pour améliorer sa situation.

De tout cet exposé, il ressort que les causes de la prostitution clandestine sont, comme on vient de le voir, multiples; encore s'en faut-il de beaucoup que nous les connaissions toutes. Ne rappelons, en effet,

que pour mémoire, l'influence des foires, expositions commerciales, où se rencontrent tant de vendeuses occasionnelles.

Toutefois, hâtons-nous de dire que ces causes sont, à peu près toutes, d'ordre social et, pour le plus grand nombre, hélas ! à peu près irrémédiables.

Aussi, nous est-il permis de conclure ce chapitre en disant que cette forme de prostitution : la clandestine, qui a de tout temps existé, existera toujours, malgré toutes les tentatives des moralistes. Nous ne pouvons la supprimer d'un trait de plume ; il nous faudra donc, par la suite, l'empêcher de nuire.



CHAPITRE IV

Recrutement de la prostitution clandestine Comment elle se pratique

Pour la facilité de la classification, nous répartissons les prostituées clandestines en deux groupes :

1° Filles qui n'ont aucune profession et n'ont généralement jamais travaillé; elles vivent uniquement de leur inconduite; leur nombre est restreint.

2° Demi-prostituées, qu'on peut diviser en deux catégories nettement déterminées :

a) Femmes ayant un métier ou qui, mariées, cherchent par besoin d'argent à augmenter leur salaire ou leur situation matérielle. Cette prostitution a un caractère occasionnel et toujours soigneusement caché;

b) Femmes qui, par satisfaction personnelle, ou goût du plaisir, recherchent le contact masculin. Elles finissent, du reste, toujours par accepter rémunération, sous une forme plus ou moins déguisée.

Si les prostituées de la première catégorie sont en nombre relativement peu élevé, comme nous l'avons dit plus haut, celles à rattacher au groupe 2^e sont légion.

A quel milieu appartiennent donc toutes ces prostituées? nous demandera-t-on.

A quoi nous pouvons répondre hardiment et preuves en mains : à tous les milieux sociaux.

Ce sont des filles d'ouvriers, d'employés, de commerçants, de fonctionnaires, d'industriels, etc., etc...

La proportion dans chaque classe est, certes, très variable : elle dépend du niveau social, de l'éducation première et, surtout, des difficultés de l'existence.

L'instruction de toutes ces filles est fort inégale : si certaines sont licenciées, il en est d'autres, par contre, qui sont, comme on l'a vu déjà, complètement illettrées.

Pour la situation, nous allons de la jeune vendeuse de magasin à la femme mariée et même très bien mariée.

Quant à l'âge des prostituées clandestines, il est particulièrement instructif.

Nos interrogatoires nous ont, en effet, permis d'apprendre que, dans 60 pour cent des cas, ces jeunes filles sont des mineures de 16 à 20 ans (avec proportion

maxima donnée par l'âge de 18 ans, et les plus jeunes ayant seulement 14 ans).

Quant aux 40 p. 100 formant la différence, ce chiffre présente des femmes de 21 à 40 ans.

Passons maintenant à la profession.

Nos 350 dossiers donnent les précisions suivantes :

Danseuses de dancings	13
Filles de salle	34
Ouvrières en cristallerie	2
Ouvrières en chaussures	30
Sténos-dactylos	13
Ouvrières en filature	5
Couturières	48
Bonnes	130
Ouvrières d'usines	46
Vendeuses	14
Cultivatrices	2
Sans profession	1
Femmes n'ayant jamais travaillé	3
Divers	9
TOTAL	350

De ces chiffres, retenons une indication particulièrement intéressante : l'effectif vraiment stupéfiant des bonnes qui se livrent à la prostitution.

130 domestiques, soit plus de 37 p. 100 sur un ensemble de 350 clandestines!

Par ordre d'importance viennent ensuite :

- 48 couturières;
- 46 ouvrières d'usines;
- 34 serveuses de cafés;
- 30 ouvrières en chaussures.

Vendeuses et sténo-dactylos sembleraient être en nombre moins important. Erreur complète : cette catégorie de femmes étant, de par leur emploi même, beaucoup plus difficile à surveiller et contrôler.

Quant aux danseuses « entraîneuses en dancings », leur proportion est relativement élevée, vu le nombre de femmes exerçant ce métier.

La grande majorité des filles se livrant à Nancy à la prostitution clandestine, habitent la ville même; il en est toutefois un certain nombre — et c'est le cas pour la plupart des grandes villes — dont la résidence est *extra-muros*.

Nous n'attirons l'attention sur cette situation spéciale qui pourrait paraître sans importance, qu'en raison du fait que ces prostituées se mettent ainsi, à certains moments, à l'abri des recherches que la police pourrait diriger contre elles.

Ces femmes n'ont-elles pas pour unique souci de « frauder la patente sanitaire » tout comme l'honnête contribuable a la réputation de frauder le fisc en tournant les lois de finances?

Et pourtant, nul n'ignore dans les milieux spéciaux que ces femmes venues du dehors sont loin d'être les moins dangereuses parmi les prostituées clandestines.

Voyons, à présent, quel est le mode d'action professionnelle des différentes prostituées dont nous avons, au début de ce chapitre, défini, comme en zoologie, les groupes et sous-groupes.

Les premières, sans profession, vivent du produit de rencontres provoquées l'après-midi ou le soir dans les rues ou les lieux publics.

Les « clients » sont, suivant l'heure du raccolage, des désœuvrés : fils de famille l'après-midi ou fêtards aux heures avancées de la nuit ; tous payant bien permettent, en général, à ces « hétaïres » une existence relativement heureuse.

C'est, en effet, un doux « farniente » pour elles, jusque 17 heures environ, moment où elles prennent leurs premiers ébats. Puis elles réapparaissent vers 20 heures ou 21 heures, déambulant toujours sur le même parcours, d'où leur nom de « Péripatéticiennes ».

Finalement, le froid ou la pluie aidant, elles se rendent seules, ou, le plus souvent par groupe de deux ou trois (cette caste sociale a, par nécessité, une certaine tendance grégaire) dans les grands cafés, bars, etc., où, attablées devant un breuvage à consommation forcément et uniformément ralentie, elles attendent l'arrivée de clients presque toujours du même monde.

Ceux-ci ont vite jeté leur dévolu. On prend place à la table voisine de celle où s'est installée la dame convoitée ; la conversation s'engage facilement, sans présentation protocolaire ; l'offre d'une consommation est de rigueur. Et, pour finir, la femme conduit l'individu

plus ou moins généreux dans une chambre réservée de l'établissement.

Tous ne sont-ils pas satisfaits de ce dénouement? L'homme a trouvé ce qu'il cherchait; la femme s'est assurée « sa matérielle » et le patron a vendu à bon compte ses liqueurs et loué ses chambres.

Si la prostituée cherche son client de rencontre dans des cafés ne comportant pas d'hôtel adjacent, elle n'a qu'à l'emmener, par la suite, dans le premier meublé voisin; le nombre de ces établissements à Nancy ne laisse que l'embarras du choix.

A noter, toutefois, que les cafés ordinaires, véritables marchés à femmes, fermant leurs portes vers 1 heure du matin; celles des filles que la fortune n'aura pas favorisées dans la soirée, s'en iront alors tenter leur chance dans certains cafés-hôtels des environs de la gare où elles peuvent séjourner plus longtemps, en s'efforçant d'attirer l'attention des voyageurs tardifs.

Et l'un de ceux-ci ne nous racontait-il pas, ainsi, sa ligne de conduite coutumière, lorsque, par suite de sa profession, il arrive à une heure avancée dans les villes qu'il fréquente : « Je me mets en quête d'une femme qui m'emmène dans sa chambre; de cette façon j'ai la première... et la chambre par-dessus le marché : ce qui m'évite des frais d'hôtel. »

« Avant la suppression dans certaines grandes villes, à Nancy en particulier, des maisons de tolérance, je procédais différemment. Dès mon arrivée, je me rendais dans un de ces établissements, où j'étais sûr d'avoir une chambre (chauffage, éclairage, tout compris).

L'occupante m'importait peu; elle était, ici, simplement comprise dans les frais généraux. »

N'est-ce pas le cas de dire que nous sommes le peuple le plus économe du monde!

Nous n'en voulons d'ailleurs qu'une preuve encore dans le fait qu'un certain nombre de femmes passent ou ont passé leur vie à se prostituer; quoique possédant une situation matérielle fort convenable (comptes en banque, dépôts à la caisse d'épargne), personne n'ose les soumettre au contrôle; elles ne sont du reste, pas dangereuses de par leur clientèle restreinte : on peut en compter une dizaine à Nancy.

Dans la catégorie innombrable des demi-prostituées, le mode d'activité professionnelle est des plus variés.

Nous avons déjà indiqué dans cet important « bataillon de Cythère » quelles sont les différentes classes d'adeptes.

Les unes ont un métier suffisamment rémunérateur, mais veulent s'assurer quelques revenus supplémentaires. Elles opèrent souvent dans les lieux publics, mais parfois aussi à leur domicile où elles amènent leurs amants de passage; attirant peu l'attention, elles ne facilitent pas, par là, l'action de surveillance que la police pourrait essayer d'exercer contre elles.

Les autres sont des femmes qui, ayant ou mari, ou ami attitré, tentent de se procurer, à leur insu et en échange de leurs charmes, l'argent ou les cadeaux nécessaires pour satisfaire leur besoin ou leur goût de luxe.

Il existe, en effet, quantité de femmes qui, bien qu'elles ne manquent de rien chez elles, éprouvent le

désir d'augmenter sans cesse leurs ressources, et cela, par tous les moyens possibles.

Les agents du service des mœurs ne trouvèrent-ils pas dernièrement, à 4 heures de l'après-midi, dans plusieurs hôtels meublés, des femmes, toutes mariées, qui se livraient à des amis de passage, pour que ceux-ci leur procurent l'argent nécessaire à payer la modiste ou le coiffeur.

Il fut même découvert une femme qui se prostituait pour que son partenaire lui fournît les quelque 35 fr. représentant la facture mensuelle que lui réclamait la Compagnie du Gaz; le mari de cette personne lui avait bien ouvert des crédits suffisants pour s'acquitter de cette dette; mais la femme ayant utilisé ces fonds en achat de frivolités, ne pouvait faire payer à son mari deux fois la même note.

N'existe-t-il pas, à Nancy, un certain nombre de femmes mariées qui, fréquentant régulièrement les cafés élégants et auxquelles les habitués payent, au tarif fort, les plaisirs qui peuvent leur être accordés entre 14 et 18 heures, alors que les maris, indulgents, occupent des situations pécuniairement enviables.

Nous touchons là une question des plus importantes à l'heure actuelle : celle du proxénétisme.

L'augmentation du nombre des prostituées a provoqué, tout naturellement, celle des souteneurs, dont la multiplication rapide devient inquiétante.

Le service des mœurs possède un fichier de 73 individus identifiés et photographiés, vivant du produit de la prostitution de femmes actuellement en résidence à Nancy.

Beaucoup de ces souteneurs vivent du travail des prostituées cartées.

Un certain nombre, cependant, se mettent à la charge des clandestines ; et bien souvent ces messieurs mènent la vie à grandes guides ! S'ils sont sincères, d'ailleurs, le contrôleur des contributions directes pourra constater que plusieurs d'entre eux doivent avouer dans leur déclaration d'impôt sur le revenu au paragraphe : signes extérieurs de la richesse, être propriétaires d'automobiles et locataires de superbes chasses.

Or, nous verrons plus loin que la répression de ce genre de proxénétisme se heurte à de grosses difficultés.

Les modes d'action des demi-prostituées sont aussi nombreux que variés mais le sujet pouvant nous entraîner trop loin, nous nous contenterons d'en donner une indication succincte.

Et tout d'abord la prostitution dans les cafés et hôtels dont voici le bilan :

1° X..., syphilis primaire.

Contaminé par une femme mariée patronne d'un café place Saint-Epvre.

2° X..., syphilis primaire.

Contaminé par une femme de chambre dans un bar de la rue des Quatre-Eglises.

3° X..., syphilis secondaire.

Contaminé par une femme rencontrée rue Saint-Jean et qui l'a emmené à l'Hôtel X..., rue de l'Equitation.

4° X..., syphilis primaire.

Contractée auprès d'une femme rencontrée rue Saint-Jean et qui l'a entraîné à l'Hôtel Y...

5° N... Juliette, 23 ans, atteinte de blennorragie, arrêtée le 30 octobre 1933, à 8 h. et demie du matin, se livrant à la prostitution dans un hôtel de la rue L.-L...; elle est d'ailleurs enceinte de 2 mois et demi.

Puis la prostitution « idyllique » si l'on peut s'exprimer ainsi : le client, sous couleur de promenade sentimentale, est entraîné loin des pelouses qu'ombragent les arbres centenaires du fond de la Pépinière pour être emmené dans les bois des environs de Nancy.

N'a-t-on pas constaté que certains hommes mariés, pour ne pas se compromettre, prennent les bois pour hôtel et leur automobile pour chambre?

Et voici le résultat :

X..., syphilis primaire.

Contaminé par une femme qu'il a rencontrée, rue de Metz et l'a emmené dans les bois de Maxéville.

X..., syphilis primaire.

Contractée auprès d'une femme rencontrée aux courses de Brabois et qui l'a emmené dans la forêt voisine.

Nous ne citerons que pour mémoire la prostitution dans les jardins publics et sur les bancs des squares ou places : c'est ainsi qu'une mineure a été récemment arrêtée, se livrant à la prostitution sur un banc du square Thiers.

Pour mémoire encore, la prostitution dans les locaux adjacents aux ateliers (lavabos, w. c.) ou dans les greniers servant au dépôt d'archives dans des immeubles utilisés par les bureaux de certaines sociétés.

Mentionnons encore les loges de cinémas, à l'obscurité propice..., et les bateaux sur le canal, de qui le caractère un peu errant empêche toute action — cependant bien nécessaire — du contrôle de la police.

Un exemple :

C... Francine, 24 ans, marinière, a pour habitude de recevoir « sa clientèle » dans les bateaux sur lesquels elle se trouve, ce qui donne à la chose un certain caractère poétique.

Voici sa vie :

De 1915 à 1930, elle a vécu dans une colonie pénitentiaire de Doullens; puis, pendant trois ans, elle vit avec un individu qu'elle quitte pour suivre un autre partenaire sur le chaland « Militaire ».

Au mois de mai, elle contamine un de ses hôtes, puis passe sur le bateau « Mélanie », où elle continue son intéressant commerce.

Surveillée par les services sociaux de la marine de Nancy et de Paris, elle parvient cependant, à plusieurs reprises, à se dérober; mais est, finalement, hospitalisée à Nancy, le 28 novembre 1933. Elle présentait alors des plaques spécifiques fissuraires des commissures labiales et des plaques papulo-hypertrophiques très étendues de toute la région génito-anale.

Enfin, il existe à Nancy quelques locaux dans lesquels des femmes exercent de prétendues professions

de modistes en chambre, manucures, etc...; la prostitution est affaire courante.

S... Yvonne et Z... Rose sont soi-disant couturières en chambre, avenue F...

Or, ces deux filles ont été surprises et arrêtées comme se livrant à la prostitution clandestine.

Nous avons, par ailleurs, relevé trois endroits où se pratiquait un système de prostitution un peu spécial : il s'agit de femmes cartées qui hébergeaient chez elles des mineures pour les livrer à certains clients; les bénéfices étaient partagés entre maîtresses et apprenties.

Les trois points découverts ainsi sont :

Rue de l'E..., femme C.

Rue B..., femme D.

Rue de la P..., femme L.

Des sanctions sévères ont d'ailleurs été prises : un an de prison, etc., etc...

Et puisqu'aussi bien la police n'a voulu — ou pu — nous procurer de documents vivants sur la question, nous n'hésitons pas à terminer ce chapitre en rapportant, dans sa navrante réalité, l'histoire vécue, pendant la période troublée de la guerre, par une jeune fille que l'on peut considérer à bon droit comme une parfaite prostituée.

Les dates, les initiales seront volontairement dénaturées : le dossier original, seul, comporte toutes les précisions,

Mlle X..., de très bonne famille nancéienne, ayant reçu en France, avant-guerre, une bonne instruction, mais à l'étranger, une éducation un peu trop libre, se trouve pendant la guerre 1914-1918 à peu près livrée à elle-même.

A noter que la situation matérielle de la jeune fille lui assure une vie plus que large.

Pour son divertissement, elle va mener une vie que l'on pourrait qualifier d'internationale. Après avoir été, avant guerre, vraisemblablement — l'aveu n'a pu être nettement obtenu — séduite (avec demi-consentement) par un médecin militaire d'une nation ex-ennemie, notre jouvencelle se met en devoir, au cours des hostilités, de consoler les représentants de diverses puissances alliées ou adverses.

En 19..., c'est un Monténégrin... ou un Serbe qui, pendant plusieurs semaines, nouvel Eros « au teint de lys » (*sic*) sera l'objet de sa tendresse.

Par la suite, notre « dévoyée » se donne à tâche de faire le bonheur de plusieurs mutilés : l'un de bras, l'autre de jambe; de militaires en activité ou en réforme et rendus à la vie civile; de non-mobilisés : les Don Juan de l'arrière, etc., etc...

Au cours d'un voyage, deux Ottomans, inaptes sans doute, au service armé et tolérés en France, sont à tour de rôle — ce sont les deux frères — l'objet de ses faveurs; en attendant qu'à l'occasion de multiples pérégrinations, à Paris ou ailleurs, elle fasse la rencontre de tel aviateur ou de tel brillant cavalier.

La correspondance, trouvée par une de ses parentes — c'est elle qui nous a donné ces précisions, en relatant que l'intéressée se targuait d'avoir une pleine caisse de

lettres de ses multiples amants — ne laisse aucun doute sur les rapports occasionnels que cette « Lampito », la « femme au tempérament excessif de Lysistrata » a pu entretenir avec un sien parent.

Nous ne citerons que pour mémoire ses relations, pour le moins douteuses, avec des amies, femmes divorcées ou autres, à... Lesbos ou dans telle ville de la grande banlieue parisienne.

Le sujet en question a été examinée médicalement et a reconnu avoir recherché dans toutes ces compromissions la seule satisfaction d'être aimée (*sic*) sans avoir jamais éprouvé, disait-elle, de plaisir charnel à tous ces contacts; mais, ajoutait-elle : « J'étais heureuse d'avoir des admirateurs! ».

Cette jeune fille a, en effet, déclaré un jour à une personne digne de foi : « J'ai une vie matérielle très large, mais il me faut beaucoup d'argent; le jour où l'on m'en refuserait, je ferais la p... (*sic*) pour en avoir. »

Et pour autant que nous prenions les définitions de Littré ou de Larousse sur la prostitution, nous voyons, dans le cas présent, combien le pas est vite franchi : de l'inconduite à la prostitution, il n'y a que la réalisation d'un acte commercial : la simple remise d'une figurine de la Banque de France.

Aussi bien se posera-t-on la question : mais quelles peuvent être les conséquences de semblables débordements sur la santé de l'intéressée elle-même ou sur celle des autres?

Et voici la réponse ;

Dans le cas présent, la jeune fille en cause, après avoir été soignée pour une blennorrhagie par un vieux confrère, honnête homme, qui essaye de la remettre dans le droit chemin, tomba, par la suite, ailleurs qu'à Nancy, il faut bien le dire, entre les mains d'un charlatan, alors que son état de santé lui faisait redouter une affection autrement grave.

Ce dernier, médecin marron, comme il s'en est, hélas ! rencontré quelques-uns pendant la guerre et même après elle, n'a pas hésité, quoique marié, à faire tout d'abord de sa cliente, sa maîtresse.

Puis, désireux, au bout de quelque temps, de joindre l'utile à l'agréable, et de tirer d'elle, outre des profits d'ordre physiologique, quelques avantages matériels, il fait faire par un « spécialiste » de même valeur morale, semble-t-il, de prétendus Wassermann que l'on qualifie positifs, jusqu'au jour où, las de sa trop cynique compagne (les détails justifiant ce terme ne peuvent être rapportés ici) il la met à la porte de son cabinet, lui déclarant alors que son dernier Wassermann est négatif, qu'elle est guérie et qu'elle n'a plus qu'à lui... régler sa note d'honoraires, qu'il lui fait d'ailleurs parvenir à deux reprises.

Si l'on veut bien tenir compte qu'en ses multiples déplacements, cette jeune fille accompagnait, pour un oui ou pour un non, à sa descente du train, le voyageur qui, ayant pu lui plaire en cours de route, lui proposait de l'emmener à l'hôtel, on se rend compte du grave danger qu'elle a pu, au cours de nombreux mois, et même d'années, constituer pour la santé publique,

Voilà, schématiquement résumée, la vie de personnes qui, comme nous l'avons dit, en tête de ce chapitre, constituent dans la catégorie des demi-prostituées, celles qui, par satisfaction personnelle et recherche de contacts masculins, peuvent devenir et deviennent même toujours l'origine de tant d'accidents.



CHAPITRE V

Dangers de la prostitution clandestine

Nous avons pu constater, d'après le nombre de ses adeptes arrêtées et amenées au dispensaire d'hygiène, pendant ces trois dernières années (69, 100, 112), que la prostitution clandestine avait pris dans notre ville une extension appréciable.

Bien que ces chiffres ne puissent donner qu'une idée très vague de l'importance de cette classe de prostituées, et quoiqu'on ignore s'ils représentent un dixième, un vingtième ou moins encore de la totalité, tous les renseignements que nous possédons contribuent à nous faire croire que le nombre des arrestations de clandestines ne répond qu'à l'infime minorité des prostituées de cette catégorie.

Dans quel état de santé se trouvent les filles qui nous sont conduites par le service de la police des mœurs?

366 examens pris absolument au hasard nous ont révélé, à la première visite médicale, les états pathologiques suivants :

21 femmes présentaient des syphilis cliniques contagieuses;

34 étaient atteintes de syphilis méconnues, donc non traitées, dévoilées par les réactions sérologiques;

3 présentaient des chancres mous;

160 étaient atteintes d'affections gonococciques, telles que : vaginites, métrites aiguës ou bartholinites,

soit 218 vénériennes contagieuses sur 366!!! (60 %).

Et il nous est impossible d'affirmer que, parmi les 148 indemnes, l'une ou l'autre ne sera pas susceptible de transmettre une infection gonococcique d'un moment à l'autre, car on sait combien est difficile le dépistage de la gonococcie chez la femme.

Dans le courant de l'année 1932, au lendemain de la fermeture des maisons de tolérance, 112 prostituées clandestines ont été arrêtées, examinées et traitées.

Or, 27 d'entre elles, soit 24 p. 100, étaient atteintes de syphilis, et 54, soit 48 p. 100, étaient porteuses de gonocoques.

Sur un ensemble comprenant les années 1930 à 1933 incluse, nous trouvons 20 p. 100 de femmes syphilitiques, et 46,5 p. 100 de femmes atteintes de blennorragie.

Du 1^{er} mai 1931 au 31 octobre de la même année, date à laquelle furent supprimées les maisons closes, six pensionnaires de maisons ont été hospitalisées, contre 13 prostituées cartées et 29 *clandestines*.

Or, la période correspondante de six mois de l'année 1932 accuse l'hospitalisation de 14 filles cartées contre 42 *clandestines*.

Au point de vue sanitaire, nous savons ce qu'il faut penser des garanties offertes par les prostituées soumises à la réglementation. Nous ne nions pas que cette catégorie de femmes puissent contaminer de temps en temps certains individus, mais nous avons toujours constaté que la plus grande part des contaminations avaient pour auteur des prostituées clandestines.

Les différentes recherches faites sur les origines de contaminations n'ont fait que confirmer ce que nous avançons.

En voici le relevé que nous avons pu établir au Dispensaire A.-Fournier. Il concerne la population civile :

Accidents primaires	Clandestines	Femmes en carte	Maisons de tolérance	Origines impossibles à préciser
1930	32	4	1	
1931	48	9	7	8
1932	56	10		5
1 ^{er} trimestre 1933 (pour partie)	6			4

Nous avons demandé également à M. le Médecin Commandant SORLAT, Directeur du Centre de Dermato-vénéréologie de la XX^e Région, de bien vouloir nous communiquer sa statistique de cas nouveaux de syphilis au cours des dernières années.

Voici le tableau mentionnant les syphilis contractées à Nancy par des militaires, avec l'indication des origines de contamination :

	Clandestines	Prostituées surveillées	Inconnues
1930	19	2	2
1931	17	3	6
1932	20	2	4
1933	8		4

Or, nous avons là autant de preuves qui nous permettent d'affirmer que la syphilis ne rétrogradera que le jour où nous pourrons agir efficacement sur la prostitution clandestine.

Pour la blennorrhagie, nous avons pu constater au dispensaire que, si le nombre de gonococcies contractées en dehors de Nancy restait à peu près le même, celui des infections acquises dans cette ville a atteint des chiffres qu'on n'avait jamais vus précédemment.

Le Docteur BONNET, au VI^e Congrès provincial d'Hygiène publique et sociale, expose la situation en disant : « La question s'est compliquée considérablement par la fermeture des maisons de tolérance...

« Des maisons très clandestines se sont créées à Nancy même, mais la menace de poursuites les fit disparaître très rapidement, ainsi que leur prix bien plus élevés que ceux des maisons de tolérance qu'elles prétendaient remplacer. Nous avons vu alors la recrudescence des contaminations, non pas dans la prostitution officielle, mais dans la prostitution clandestine.

« Employées, vendeuses, ouvrières, coiffeuses et manucures qui n'avaient de ces métiers que l'étiquette, sans aucun travail stable, que rôflaient sans cesse la police dans certains cafés, dancings ou lieux de plaisir, se mirent à semer le gonocoque mieux encore que jadis. La Foire, qui, chaque année, en juin, amenait une recrudescence de blennorragies, en causa plus que jamais. Enfin, nous constatons, par les contaminations blennorragiques, une augmentation considérable de la prostitution, tant parmi les bonnes des maisons bourgeoises, que parmi les serveuses d'hôtels et de cafés. »

Les chiffres que nous avons relevés ne nous montrent-ils pas, en effet, que le gonocoque a fait de plus en plus de victimes après l'arrêté pris en novembre 1931 ?

Les prostituées clandestines l'hébergent de plus en plus :

En 1931, 34 p. 100 en sont porteuses ;

En 1932, 48 p. 100 ;

En 1933, 54 p. 100.

La conséquence naturelle de cette augmentation est une distribution progressivement croissante du germe dans l'élément masculin. En effet, dans la population civile venant à la consultation du dispensaire, en 1931, les prostituées clandestines étaient rendues responsables de 68 contaminations.

En 1932, le chiffre montait à 87, et finalement, dans les six premiers mois de 1933, 122 hommes étaient contaminés à cette même source.

Et nous n'envisageons pas les infections survenues chez les militaires de la garnison.

Le médecin-chef du centre de dermato-vénéréologie n'a pu, en effet, nous fournir aucune indication, son service n'ayant traité que des blennorragies chroniques ou compliquées.

Pour les cas constatés dans les corps de troupes, nous pouvons dire que leurs origines sont des plus difficiles à affirmer ; les soldats ne se décidant que très rarement, par un semblant d'esprit chevaleresque, croient-ils, à désigner les personnes qui les ont contaminés. Bien souvent, d'ailleurs, ils accusent des filles contrôlées, avec lesquelles ils n'ont jamais eu aucun commerce, et lorsqu'on veut les mettre en présence de la femme suspecte, ils avouent qu'il y a erreur, ou parfois font défaut lorsqu'on veut obtenir une confrontation.

L'anecdote suivante montre d'ailleurs combien l'esprit frondeur français s'accommode mal d'investiga-

tions de cette nature et — comme corollaire — combien les résultats ainsi obtenus peuvent être entachés d'erreur, au point de vue de la statistique que d'aucuns ont d'ailleurs qualifié : « La reine des sciences inexactes. »

Il y a quelque trente ans (la prescription trentenaire est acquise, et les principaux acteurs sont morts), stationnait dans la région un régiment de cavalerie dont le colonel, très jaloux de son autorité, assurait intégralement le commandement de son corps, ne laissant au lieutenant-colonel que des occupations tout à fait secondaires. Ce dernier avait, malgré l'avis des médecins, pris à cœur d'aider ceux-ci dans leurs recherches concernant l'origine des blennorragies, syphilis ou chancres mous, constatés à l'occasion des visites médicales.

A leur « major », les hommes aimaient déjà peu donner des précisions qu'ils jugeaient compromettantes.

Avec leur lieutenant-colonel, ils se montraient beaucoup plus récalcitrants encore.

Et l'aboutissant fatal fut ceci :

« Dites-moi, docteur, disait un jour le malheureux lieutenant-colonel à un de ses médecins, éclairez-moi donc ? »

« Chaque fois que je questionne un malade atteint de maladie vénérienne pour savoir où il a contracté son affection, il me répond invariablement que c'est avec une nommée Irène... »

L'explication était bien simple : les hommes, importunés de voir un officier supérieur s'occuper d'une

question qui ne le regardait pas, s'étaient donné le mot, et, renseignements pris auprès de l'ordonnance du lieutenant-colonel sur le prénom de la femme de ce dernier, indiquaient systématiquement ce nom comme étant celui de l'agent contaminateur!!!

Pour se rendre compte de la réalité du danger que font courir les prostituées clandestines à leurs partenaires, il suffit de constater dans quel état se trouvent ces femmes lorsqu'on doit les hospitaliser. Les apparences sont bien trompeuses. Beaucoup sont élégamment vêtues. Mais, dès qu'elles ont quitté leurs vêtements, on s'aperçoit bien vite que tout cet appareil vestimentaire cache les lésions les plus repoussantes de la pathologie.

Ces filles portent pour la plupart les accidents les plus étendus et les plus contagieux de la syphilis.

Les plaques muqueuses, que des soins appropriés rendent habituellement peu nombreuses et fugaces, se sont, chez ces femmes, multipliées à l'infini, et souvent des syphilides hypertrophiques, papuleuses et ulcéreuses ont envahi toutes les régions génitales.

Chez beaucoup, une métrite blennorragique abondante et rebelle, jointe à une insouciance complète et à l'absence des soins d'hygiène les plus élémentaires, entretiennent et font proliférer ces lésions, qui vont demander, pour disparaître, la thérapeutique la plus énergique.

Et si nous songeons qu'avant de nous être amenées, ces femmes se sont livrées quelquefois longtemps à la prostitution, en ayant quotidiennement des rapports

sexuels avec un ou plusieurs individus, on frémit en imaginant le vaste tableau des victimes qu'elles ont pu faire.

Certaines d'entre elles, les plus rares, peu favorisées pour leur début, sont arrêtées dès les premiers jours de leur nouvelle carrière.

D'autres, au contraire, peuvent se prostituer plusieurs mois, une année, et parfois plus, sans jamais attirer l'attention de la police.

OBSERVATION. — La femme M..., divorcée, qui se livrait clandestinement à la prostitution, à Nancy, a pu transmettre la syphilis à sept militaires, dans le court espace de deux mois, avant d'être inquiétée. Les victimes, âgées de 21 à 24 ans, sont entrées au service de dermato-vénérologie de l'hôpital militaire les 18-4-32, 10-5-32, 17-5-32, 19-5-32, 24-5-32, 10-6-32, 20-6-32.

Cette femme, loin de vouloir favoriser les seuls militaires, a dû distribuer des tréponèmes à un certain nombre de civils.

Lorsqu'elle fut arrêtée, elle était couverte de plaques muqueuses.

Or, pareil fait n'a pu se produire que parce que cette femme était une insoumise, échappant entièrement à tout contrôle sanitaire. Une fille cartéc ou en maison, porteuse de tels accidents, n'aurait pu continuer son métier pendant deux mois dans un tel état. Un contrôle sanitaire rigoureux, comme celui exercé dans notre ville, eût dépisté ces lésions, à leur début, et mis rapidement la malade dans l'impossibilité de nuire.

Nous tenons encore à rapporter un fait des plus intéressants, sur lequel le Professeur ETIENNE a beaucoup insisté, à savoir que :

1° Les filles insoumises ont des syphilis plus récentes que les soumises. Notre étude nous a permis de vérifier une fois de plus toute la portée de cette assertion.

Sur 64 clandestines syphilitiques examinées, on en trouve 47 dont le début de l'affection ne remonte pas à plus d'un an.

« Or, nous dit le Professeur ETIENNE, il est notoirement connu que les accidents contagieux sont surtout l'apanage des premiers temps de la vérole; après la seconde année, les plaques muqueuses deviennent rares. »

C'est malheureusement pendant toute cette période dangereuse que les prostituées clandestines se livrent à leur triste commerce, et, la plupart du temps, leur ignorance ou leur insouciance fait qu'elles ne reçoivent aucun traitement.

Les femmes contrôlées qui, généralement, sont d'anciennes clandestines, ont des syphilis d'acquisition beaucoup plus lointaine qui, traitées et surveillées sont, pour ces raisons, moins dangereuses.

Une chose, en outre, nous fait redouter encore la clandestine. Il nous est impossible, en effet, de la retrouver deux jours de suite dans les mêmes lieux, à la différence de la femme en carte ou de la femme de maisons : l'insoumise, véritable sauterelle « volante » pour la police, travaille aux quatre points cardinaux

de la ville. Nous ne pourrions donc la retrouver demain dans l'hôtel où elle a contaminé son partenaire d'aujourd'hui. Elle cherche ses clients où elle peut. Elle les entraîne bien souvent où elle veut.

Quelles difficultés, dès lors, pour retrouver « la porteuse de germes ».

De toute cette étude, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° Il est bien démontré que la syphilis et la gonococcie sont disséminées par la prostituée clandestine qui peut être rendue responsable de la plus grande part des contaminations.

2° La surveillance policière n'a que peu d'action sur cette grande classe de prostituées.

3° Les prostituées clandestines, ignorantes ou insouciantes, échappent au contrôle sanitaire, et, par conséquent, aux traitements dont elles ont le plus souvent besoin, et qui permettraient de les rendre inoffensives.

Elles constituent un danger des plus redoutables pour la santé publique.



CHAPITRE VI

Idée fondamentale de la discussion

Tout comme le Docteur VIGNERON, dans son travail de 1901, nous avons constaté que les causes qui poussent la femme à la prostitution sont multiples, et à peu près toutes d'ordre social.

L'examen de chacune d'elles nous donne cette conviction que la noble pensée de l'abolition de la prostitution est irréalisable. C'est une utopie, et la débauche publique restera l'aboutissant naturel de l'imperfection humaine.

Abolitionnistes convaincus si le monde était meilleur, nous restons les partisans d'une sage réglementation dans une société où la prostitution, mal de tous les temps, semble inhérente aux êtres vivant en commun.

Aux moralistes, il appartient de travailler à diminuer la fréquence du vice; à nous, médecins, gardiens de la santé publique, à mettre obstacle au préjudice qu'elle porte à la race.

Mais, là, se pose une question : avons-nous le droit de réglementer la prostitution? La réglementation ne lèse-t-elle pas le principe sacré de la liberté individuelle?

Les abolitionnistes invoquent, en effet, cette dernière pour soutenir que les prostituées ne doivent subir aucune loi d'exception.

Nous pouvons leur répondre : « La prostituée a-t-elle bien conservé dans son intégrité le droit à la liberté? »

Nous ne le pensons pas; car, qui suppose droit, suppose aussi devoir. Et les prostituées qui vont à l'encontre de plusieurs lois fondamentales de la société ne peuvent invoquer légitimement la liberté que cette société garantit à tous ses membres.

Enfin, on ne peut admettre la liberté individuelle qu'autant qu'elle ne lèse pas les intérêts de la collectivité; et ceux-ci sont manifestement compromis par la propagation de la syphilis.

Aussi dirons-nous encore, avec THIRY : « La liberté qui permet l'empoisonnement de toute une population ne mérite plus le nom de liberté. »

Qui dit prostitution, et surtout prostitution clandestine, dit, nous le répétons, la plupart du temps : syphilis et blennorrhagie.

Or, ces deux affections ne menacent pas seulement

ceux qui s'y exposent directement; mais encore ceux qui n'ont rien fait pour les contracter.

Nous ne savons, en effet, que trop, combien sont grandes les facilités de propagation de ces redoutables maladies; combien sont fréquents les cas de syphilis méconnus, et combien sont nombreuses les affections gynécologiques d'origine gonococcique qui accableront trop de malheureuses femmes, complètement irresponsables de la vie lamentable qu'elles sont trop souvent appelées à mener après leur mariage.

Etant presque toujours la source de tous ces maux, la prostitution doit, dans l'intérêt général, être énergiquement poursuivie, ne serait-ce que pour protéger les individus sains qui ont des rapports avec les prostituées, et cela pour restreindre le nombre des affections vénériennes.

Si la syphilis n'était que le châtimement de ceux « qui font la noce », la défense contre le péril vénérien serait très discutable.

Malheureusement, cette maladie se propage, et atteint trop d'êtres innocents; elle atteint aveuglément des mères irréprochables; elle tue combien d'êtres qui n'ont pas encore vu le jour et compromet par là même notre avenir ethnique. Elle frappe de pauvres enfants qui, dès les premiers moments de la vie, sont trop souvent voués à cette misère physiologique dont, toute leur vie, ils porteront les stigmates.

Pour toutes ces raisons, la société a non seulement le droit de se défendre et de prendre telles mesures qu'elle juge nécessaires, mais elle en a encore le devoir.

COMMENGES disait : « On trouve naturel de réglementer le travail des femmes et des enfants dans les manufactures et les ateliers ; il paraît logique de prendre des arrêtés spéciaux contre les établissements insalubres ; on a fait une loi contre les accidents dont sont victimes les ouvriers ; on prend des précautions particulières contre les épidémies, contre les maladies contagieuses, et on n'aurait pas le droit d'agir contre la syphilis, maladie contagieuse au premier chef!!! »

L'abolition pure et simple de la réglementation ne paraît pas offrir une garantie en faveur de la diminution des maladies vénériennes. De nombreux exemples nous en ont donné la preuve.

Voyez ce qui se passe en Angleterre, où les prostituées malades ne sont soumises à aucun contrôle ; il en résulte une extension de la débauche et une augmentation notoire des cas de syphilis. L'armée anglaise, en 1904, ne comprenait-elle pas un effectif de 174 vénériens pour mille, alors qu'en France, pays réglementariste, on ne rencontrait, à la même époque, parmi les militaires, que 37,5 vénériens pour mille.

En Allemagne, en Italie, et dans bien d'autres pays, la même situation fut constatée ; et il serait absolument superflu de reproduire les nombreuses statistiques que nous avons rassemblées et qui en viennent toutes aux mêmes conclusions.

Nous devons tolérer une prostitution réglementée, sinon nous constatons, dès les mesures prises par les abolitionnistes, que « le principe immuable des vases communicants » ne souffre pas d'exception. En effet, si nous la supprimons, par contre-coup, la prostitution

clandestine augmente presque immédiatement, avec toutes ses conséquences.

Et n'est-ce pas le moment de rappeler cette phrase du Professeur Louis SPILLMANN, qui disait :

« Pour ma part, je me refuse à m'apitoyer sur la destinée des prostituées de métier, qui sont peu intéressantes et qui continueront à se prostituer avec d'autant plus de facilité qu'elles ne seront plus contrôlées. Je préfère garder ma pitié pour ces malheureuses jeunes femmes et jeunes filles qui sont de véritables victimes, puisqu'on a (1), sans souci de leur santé et de leur condition sociale, dévié sur elles et sur leur famille la syphilis. »

Et, par ailleurs, n'est-ce pas Maurice DEKOBRA qui, dans son livre : « Rue des bouches peintes », écrit :

« Ecoutez-moi bien... Les âmes sensibles ont l'habitude de s'apitoyer sur le sort des prostituées, de ces malheureuses créatures victimes de la brutalité du désir masculin...

« Les anarchistes, et certains philanthropes proclament que la société les a poussées là.

« J'ai connu un moraliste viennois qui disait, au contraire : la société responsable? Quelle plaisanterie!...

« Leur paresse, oui, leur goût du moindre effort. Il est moins dur de se coucher que de laver la vaisselle.

(1) Il s'agit, ici, de la suppression, à Nancy, des maisons de tolérance.

Le premier stade de l'intelligence humaine fut le négoce. »

« Et la prostitution est l'aboutissement logique du négoce. »

Ceci posé, envisageons, maintenant, quelles peuvent et doivent être les mesures d'ordre exclusivement médical, susceptibles d'empêcher la prostituée clandestine de porter atteinte à la santé publique.



CHAPITRE VII

Prophylaxie des maladies vénériennes par la surveillance de la prostitution clandestine Contrôle sanitaire

Quelles que soient les mesures prises ou à prendre par les pouvoirs publics pour lutter contre la propagation des maladies vénériennes, la plus grande part dans la lutte doit incomber toujours et partout au corps médical.

MAURIAC n'a-t-il pas dit déjà : « La Médecine fera beaucoup plus que toutes les mesures coercitives dans cette œuvre d'assainissement. »

Le Professeur L. SPILLMANN déclarait, à la Conférence de défense sociale contre la syphilis, en 1932,

que si, il y a quelques années, la surveillance de la prostitution devait être plus médicale que policière, elle devait être, de nos jours, strictement médico-sociale.

Le service social sanitaire, lui, se voit parfois obligé de s'appuyer sur la police, mais il doit toujours passer avant elle.

Médecins, avant tout nous voulons uniquement envisager les moyens que nous pouvons mettre en œuvre pour lutter contre le mal causé par la prostitution clandestine à la santé publique.

Notre souci perpétuel doit être : dépister « la porteuse de germes », l'isoler et la traiter, surveiller sanitaire ment la prostituée indemne de toute affection vénérienne.

Nous laisserons, intentionnellement, de côté les mesures d'ordre moral qui devraient rester le seul apanage qualifié des « abolitionnistes ».

Quant aux réformes à apporter à tel ou tel état de choses, concernant la discipline du travail chez la femme ou l'ordre dans la cité, laissons le législateur et nos édiles s'en préoccuper.

Grâce à l'action du service médico-social, les porteuses de germes sont drainées vers les centres de traitement pour y être stérilisées et bien souvent ce résultat peut être obtenu sans intervention du service des mœurs, sans arrestation arbitraire et sans hospitalisation forcée.

La surveillance sanitaire, le contrôle et les soins que nécessite la situation des prostituées clandestines,

doivent être assurés par deux organismes agissant d'un commun accord, à savoir, pour Nancy :

- 1° Le Dispensaire Municipal de salubrité publique;
- 2° Le Dispensaire Central Antisymphilitique A.-Four-nier.

Chacun de ces services est doté d'un agent dont le rôle est des plus importants, nous avons nommé l'Assistante sociale.

Au Dispensaire de salubrité publique, le travail de cette dernière consiste à établir un dossier pour chaque femme. Une observation détaillée est constituée; elle mentionne : état civil de la prostituée, sa profession régulière, situation de sa famille, nombre de frères et sœurs, genre d'éducation, âge du premier rapport, âge auquel la fille s'est prostituée, nombre d'enfants si elle en a, prostitution familiale, causes de la prostitution. Un feuillet spécial indique l'état de santé, les traitements suivis, les réactions sérologiques et différents renseignements concernant les périodes d'hospitalisation possibles.

Nous avons vu, au début de ce chapitre, que la surveillance devait avoir aujourd'hui un caractère médico-social, cette tendance comportant bien nettement la possibilité de ne recourir à l'action policière que le moins souvent possible.

Pour ce faire, nous proposons l'utilisation d'agents sanitaires femmes, qui seraient chargées d'enquêter sur tous les milieux où peut se pratiquer la prostitution

clandestine; leur action s'exercerait suivant les cas de la façon que voici :

1° *Il n'y a aucune plainte pour contamination.* Les agents sanitaires découvrent, au cours de leur service, une fille, non inscrite, se livrant à la prostitution; la femme est invitée à se présenter au Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène pour être examinée. Si elle se livre habituellement à la prostitution, elle est inscrite sur les registres de contrôle sanitaire et doit régulièrement venir faire surveiller son état de santé pour se faire soigner au besoin.

La femme présente-t-elle des lésions contagieuses, elle est hospitalisée au Dispensaire central.

2° *Le Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène est averti qu'une contamination s'est produite.*

La plainte peut avoir deux origines bien distinctes.

a) C'est un médecin praticien de la ville qui voit venir à son cabinet un nouveau cas de syphilis, par exemple.

Ici, nous croyons que le système inauguré à Nancy, lors de l'épidémie de syphilis de 1929-1930 pourrait rendre de grands services, s'il était repris et rendu obligatoire.

Voici en quoi il consiste.

Des fiches de renseignements sont adressées aux médecins de la ville; elles sont du modèle ci-joint :

VILLE DE NANCY

SERVICE MUNICIPAL
DE
MÉDECINE ET D'HYGIÈNE

Dépistage de la Syphilis

Rayer les mentions
inutiles.

(1) Endroit si possible.

Renseignements du Docteur. . . .

Malade vu pour	{	Syphilis	{	1
		Chancre mou		2
		Gonocoque		

Homme

Femme

Age

Habite . { Nancy
 { La Banlieue

Origine de contamination { Nancy
 { Ailleurs (1)

Si le malade a été contaminé à Nancy, donner si possible le signalement de la femme :

.
Lieu où elle a été rencontrée :

Indiquer, s'il sont connus, les nom, prénoms et adresse de la femme :

Si le malade vu est envoyé en consultation par un confrère, prière de le mentionner afin d'éviter les doublés.

Nancy, le

Signature du Médecin traitant,

Les médecins les retournent au service à chaque cas de contamination nouvelle, en indiquant les origines de ces contaminations. Le nom du malade n'étant pas mentionné, le secret professionnel est respecté et d'autre part, les fiches adressées personnellement au Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène ne sont vues que par lui.

La femme, cause de la contamination, peut alors être recherchée par les agents sanitaires; une fois découverte, on l'exhorte à venir se faire soigner dans son intérêt et celui de la collectivité.

b) Si nous sommes en présence d'un homme venu au dispensaire central pour une syphilis nouvelle, l'assistante sociale de ce service doit, par son interrogatoire, chercher à savoir quelle fille peut être rendue responsable; ce premier but atteint, il leur faut retrouver cette femme et l'amener au centre pour qu'on la traite.

Et précisons bien, ici, les conditions suivantes : tant que le service médico-social atteint, par lui-même et lui seul, le but qu'il s'est proposé, nous estimons l'action policière totalement inutile; mais dès l'instant où une femme ne veut pas entendre raison et se soumettre à une surveillance ou un traitement établis dans l'intérêt de la société et le sien propre, nous demandons au service des mœurs de nous prêter son concours.

Dans de telles conditions, le but que nous nous proposons d'atteindre, le voici :

1° Inscription sanitaire (par fiche médicale et non policière) au Dispensaire de salubrité publique des

filles et femmes se livrant à la prostitution clandestine.

Surveillance de leur état de santé.

Ce premier échelon ne comporte donc pas d'action policière tant que la femme est obéissante.

2° Inscription de police et surveillance administrative par cet organisme lorsque le premier mode d'action, relaté ci-dessus, s'est avéré inefficace.

Toutefois, et comme corollaire, la prostitution clandestine n'étant pas considérée comme un délit, puisqu'aucune loi ne régit la prostitution en général, quels règlements peuvent autoriser notre intervention?

Les pouvoirs qui appartiennent aux maires, en vertu de l'article 91 de la loi du 5 avril 1884, confèrent à ceux-ci le droit de

Prendre pour toutes les communes du département ou plusieurs d'entre elles, toutes mesures relatives au *maintien de la salubrité, de la sûreté et de la tranquillité publiques*.

La loi du 15 février 1902, charte de la protection de la santé publique, comporte encore l'article très important que voici :

ARTICLE PREMIER. — Dans toute la commune, le maire est tenu, afin de protéger la santé publique, de déterminer, après avis du Conseil municipal, et sous forme d'arrêtés municipaux portant règlement sanitaire :

1° Les précautions à prendre, en exécution de l'article 97 de la loi du 5 avril 1884, pour prévenir ou faire cesser les maladies transmissibles, visées à l'article 4 de la

présente loi, spécialement les mesures de désinfection d'objets à l'usage des malades ou qui ont été souillés par eux et généralement des objets quelconques pouvant servir de véhicule à la contagion.

En l'occurrence, nous n'hésitons pas à compléter ce texte en remplaçant, et pour cause, le dernier qualificatif « objets » par ... « sujets ».

Pour terminer, nous insérons ici le texte d'un nouvel arrêté, tout récemment adopté par la Ville de Nancy et comportant :

VILLE DE NANCY

Arrêté visant les mesures hygiéniques permettant de réaliser la prophylaxie des maladies vénériennes, et en particulier la surveillance sanitaire de la prostitution.

LE MAIRE DE LA VILLE DE NANCY,

Officier de la Légion d'honneur,

Vu la loi du 5 avril 1884 (articles 91, 94, 97, 99) ;

Vu la loi du 15 février 1902 (article premier) ;

Vu la nécessité de lutter contre les maladies vénériennes et d'établir une surveillance sanitaire de la prostitution ;

Vu l'avis du Comité consultatif de Médecine et d'Hygiène de la Ville de Nancy ;

Vu le rapport du Directeur du Service municipal de Médecine et d'Hygiène,

ARRÊTE :

CHAPITRE PREMIER

Généralités. Définitions.

ARTICLE PREMIER. — Sont réputées femmes ou filles publiques et, comme telles, soumises aux dispositions ci-après, celles qui se livrent notoirement et habituellement à la prostitution, qu'elles en fassent ou non une source de revenus.

Présomption de prostitution.

ARTICLE 2. — La présomption de la prostitution clandestine résulte d'une ou de plusieurs circonstances suivantes :

1° Fréquentation habituelle de filles soumises sans raison légitime (familiale, professionnelle, etc...);

2° Rencontre, en récidive, soit par les agents de surveillance sanitaire de la prostitution, soit par les inspecteurs de police, dans une maison habituellement fréquentée par des prostituées; dans des hôtels ou lieux divers, en compagnie d'homme chaque fois différent;

3° Plainte directe, pour communication de maladie vénérienne, quand il s'agit d'une fille de mœurs suspectes ou servant comme domestique ou entraîneuse dans un débit de boissons ou autre établissement public de même genre, tel par exemple, que dancing, etc.

.....

Inscriptions.

Inscriptions sanitaires (premier échelon)

ARTICLE 4. — Toute femme ou fille signalée comme se livrant à la prostitution, après enquête des agents sanitaires ou des inspecteurs de police, toute femme ou fille qui a été l'objet d'une plainte reconnue justifiée pour contamination, sera convoquée par le Directeur du Service municipal de Médecine et d'Hygiène et invitée à se soumettre régulièrement à des visites sanitaires et à recevoir les traitements que pourrait nécessiter son état.

Ces femmes ou filles seront inscrites sur les registres du contrôle sanitaire tenus à cet effet par le Directeur du Service municipal de Médecine et d'Hygiène.

La femme ou la fille signera un procès-verbal d'acceptation d'inscription sanitaire.

Inscription de police (deuxième échelon)

ARTICLE 5. — Toute femme ou fille qui, inscrite sur les registres sanitaires du Service d'Hygiène, ne se soumettrait pas aux visites prescrites et après avoir été dûment avertie, sera signalée à M. le Commissaire central de police qui procédera à son inscription afin d'appliquer, s'il y a lieu, les poursuites prévues pour non-observation du présent arrêté.

Inscription d'office.

ARTICLE 6. — Toute femme ou fille pourra deman-

der son inscription sur les registres de la police si elle le désire.

Toute femme ou fille qui aura été inscrite dans d'autres villes sera inscrite d'office sur ledit registre.

.....

Procédure de l'inscription de police.

ARTICLE 7. — L'inscription a lieu par décision du maire, qu'elle soit demandée par la femme ou la fille, ou par M. le Commissaire central de police.

Dans ce dernier cas, l'inscription aura lieu après l'établissement d'un rapport du commissaire central de police et du directeur du Service municipal de Médecine et d'Hygiène, qui relateront, l'un et l'autre, les faits nécessitant une surveillance sanitaire et établissant que la prostitution est habituelle.

Cette inscription sera faite suivant les modalités indiquées par le règlement de police.

Que l'inscription soit volontaire ou soit prononcée d'office, l'arrêté est notifié à l'intéressée sous la forme administrative régulière par M. le Commissaire central de police.

Radiation.

ARTICLE 8. — Toute femme ou fille qui renoncera à la prostitution et qui sollicitera sa radiation adressera à cet effet une requête au Maire.

Celui-ci, après rapport du Service d'Hygiène et du Commissaire central de police, statuera sur la décision à prendre.

Carte d'identité et carnet sanitaire.

ARTICLE 9. — Chaque femme ou fille inscrite sur les registres de la police sera munie d'une carte d'identité portant sa photographie (face et profil) du type Bertillon, ainsi que son signalement et les numéros de dossiers médicaux du Service sanitaire et du Service de police.

Cette carte sera, conformément à la loi, munie du timbre fiscal.

Un carnet de traitement sera remis à chaque femme ou fille qui sera tenue de le conserver et de le présenter chaque fois qu'elle vient dans un service sanitaire.

CHAPITRE II

Plaintes pour contamination.

ARTICLE 10. — Lorsqu'une femme non encore inscrite, et se livrant à la prostitution, sera présumée malade à la suite d'une plainte offrant les garanties désirables, après enquête, elle sera invitée par les agents du service sanitaire à se présenter à la Direction d'Hygiène où elle sera examinée, aussi bien dans son propre intérêt que dans celui de la collectivité.

Dans le cas où la femme ne se présenterait pas, il serait fait appel à l'autorité de M. le Commissaire central de police,

CHAPITRE III

Dispositions spécialement applicables aux femmes ou filles isolées.

ARTICLE 11. — Toute femme ou fille, déjà inscrite sur les registres de la prostitution dans d'autres villes, devra se présenter immédiatement au Service d'hygiène et au Commissariat central de police, y fournir tous les renseignements sur son état sanitaire et fournir toutes les pièces d'identité nécessaires à son inscription, qui sera effectuée suivant les modalités ordinaires indiquées aux articles 6 et 7.

ARTICLE 12. — Les femmes ou filles publiques devront toujours indiquer leur logement et prévenir immédiatement de tout changement d'adresse.

ARTICLE 13. — Aucune femme ou fille publique ne pourra exercer la prostitution dans des logements différents.

.....

CHAPITRE V

Surveillance sanitaire. Hospitalisation.

ARTICLE 16. — Les visites sanitaires, les examens sérologiques et les traitements seront faits aux jours et heures indiqués par le Directeur du Service muni-

cial de médecine et d'hygiène, au Dispensaire de salubrité publique.

ARTICLE 17. — Toute femme ou fille atteinte d'affection vénérienne en évolution d'accidents contagieux sera hospitalisée, tant dans l'intérêt public que dans son propre intérêt. Une mise en observation pourra être faite dans les cas douteux.

Celles qui désireront être hospitalisées en chambre particulière seront hospitalisées à leurs frais.

.....

Sanctions.

ARTICLE 19. — Les femmes ou filles isolées en ville inscrites sur les registres de la police devront se soumettre à toutes les prescriptions sanitaires, sous peine de contraventions diverses contre elles.



Nous plaçant au seul point de vue de la protection de la santé publique, nous mentionnerons, pour finir, les idées hardies, en la matière, du Docteur Jean BÉNECH, Directeur du Service Municipal de Médecine et d'Hygiène de la Ville de Nancy; les voici :

« Que m'importe que ces femmes se livrent ou ne se livrent pas à la prostitution; je ne suis pas chargé

de la morale du trottoir; tout ce que je leur demande, c'est qu'elles ne contaminent pas leur partenaire de rencontre.

« Pour éviter ces contaminations, tous les moyens me sont bons : persuasion, menaces, abus d'autorité. Quand une de ces femmes mineures syphilitiques vient se faire soigner régulièrement, je m'arrange toujours pour qu'on lui en tienne compte d'une façon ou d'une autre. S'il fallait même les payer pour qu'elles se soignent, je crois que je serais capable d'aller jusque-là! »



CONCLUSIONS

1° Dans la lutte contre les maladies vénériennes, il ne faut pas confondre morale et protection de la santé publique.

2° La prostitution clandestine est la grande pourvoyeuse des affections vénériennes.

3° Cette forme de débauche, plaie sociale inévitable, a toujours pris une ampleur considérable chaque fois qu'on a voulu supprimer la prostitution réglementée.

4° La prostitution réglementée, peu dangereuse au point de vue médical, est nécessaire. C'est la seule forme de prostitution capable de prendre à la clandestine une grosse partie de sa clientèle.

5° Ne pouvant supprimer radicalement la prostitution clandestine, il faut l'empêcher de nuire à la santé publique.

6° Dans ce but, nous, médecins, devons exiger le contrôle sanitaire régulier des adeptes de ce genre de

débauche; dépistons les porteuses de germes et traitons les malades contagieuses.

7° Le jour où nous parviendrons à faire entrer dans les habitudes des prostituées clandestines les contrôles sanitaires et les traitements nécessaires dans leur intérêt et celui de leur entourage, le ravages causés par les maladies vénériennes diminueront dans des proportions considérables.

L'unique but de ce travail aura été atteint.



Vu :
Nancy, le 12 mars 1934.

Le Président de Thèse,
L. SPILLMANN

Vu et approuvé :
Nancy, le 12 mars 1934.

Le Doyen de la Faculté de Médecine,
L. SPILLMANN

Vu et permis d'imprimer :
Nancy, le 13 mars 1934.

Pour le Recteur de l'Académie
L. SPILLMANN
Vice-Président du Conseil de l'Université.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Introduction	7
CHAPITRE I	
Historique de la prostitution clandestine à Nancy ..	11
CHAPITRE II	
Définition de la prostitution clandestine.....	21
CHAPITRE III	
Causes de la prostitution clandestine	25
CHAPITRE IV	
Recrutement de la prostitution clandestine. — Com- ment elle se pratique	45
CHAPITRE V	
Dangers de la prostitution clandestine	61
CHAPITRE VI	
Idée fondamentale de la discussion.....	73
CHAPITRE VII	
Prophylaxie des maladies vénériennes par la surveil- lance de la prostitution clandestine. — Contrôle sanitaire	79
Conclusions	95



